

cinéa

1^{er} Juillet 1921

Numéro 9

➤ ➤ ➤ Hebdomadaire Illustré ◀ ◀ ◀
Louis DELLUC et A. ROUMANOFF, Éditeurs
10, Rue de l'Élysée, Paris - Tél. : Élys. 58-84

Abonn^t. 75 fr.

Le N^o. .. 2 fr.



LES BALLETS SUÉDOIS AU THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
JOLANDA FIGONI dans *La Boîte à Joujou*

PH. ISABEY

Tous les Programmes des Cinémas de Paris

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FILMS ARTISTIQUES
17, RUE DE CHOISEUL, A PARIS, PRÉSENTE

EMMY LYNN et MARCEL VIBERT
dans "VISAGES VOILÉS, AMES CLOSES"



VAN DAELE dans "LE DESTIN ROUGE"



Ces deux grands films ont été édités par la Cie française des Films Jupiter
et sont exploités par la Société française des Films artistiques,
17, rue de Choiseul (Tél. Louvre 39-45)

**cinéma
et
Cie**

BERNARD GRASSET
* éditeur, 61, rue *
* des Saints-Pères *
* P A R I S *

**L'ESPRIT
NOUVEAU**

REVUE D'ESTHÉTIQUE
29, RUE D'ASTORG
P A R I S

UN BEAU DIMANCHE
Vous déjeunez au restaurant du
PRÉ CATELAN
Vous allez au théâtre de verdure du
PRÉ CATELAN
AU BOIS DE BOULOGNE

COMPÈRE
copie, 14, Rue Henner

Nouveau-Théâtre
(EX-GREVIN)
10, Boulevard Montmartre. — Tél.: Gut. 55-33

RÉOUVERTURE
EN SEPTEMBRE

ÊTES-VOUS ABONNÉ A
C I N É A
????????????????

Photographie d'Art
Henry Castera
51, Rue de Clichy

PHOTOGÉNIE

DE BRUNOFF, Editeur
32, Rue Louis-le-Grand

ROBES **LINGERIE**

MARIO FRANCIS

BONNETIER

15, Rue Washington (Champs-Elysées), Paris
Tél.: Elysées 17-36 Métro: Georges V



LAMBRECHTS

GASTON, Directeur
TAILOR

Téléphone
Central: 18-36

14, Rue Duphot
PARIS (1^{er} arr.)

NOTRE CONCOURS DE SCÉNARIOS
** sera clos le 1^{er} Août prochain **

NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
** sera clos le 1^{er} Septembre prochain **

RÉPONSES A QUELQUES LETTRES

ANNIE M. — Pour Jack Holt et Emory Johnson adressez vos lettres : « Care of Mabel Condon Exchange », 6035 Hollywood Boulevard, Los Angeles (Californie) qui les fera parvenir rapidement à leurs destinataires.

ADMIRATEUR W. REID. — *The Man From Funeral Range*, sera éditée en juillet par les Etablissements Gaumont sous le titre *Le Revenant*. Vous y reverrez Wallace Reid, Ann Little et Lottie Pickford, la jeune sœur de Mary.

SUZAN. — Dustin Farnum est né le 27 mai 1874. — Maë Marsh naquit à Madrid (New-Mexico) le 9 novembre 1895. Elle est mariée à Louis Lee Arms. — Billie Rhodes, de son vrai nom Billie Lynn, naquit à San Francisco le 15 août 1897. Veuve de Smiling Bill Parsons.

CALCUTTA. — Vous trouverez, à bon compte, les photographies des vedettes suédoises, américaines et françaises chez J. Thiolat, 1, rue Darcel, en tous formats et tous prix.

ROSE ROUGE. — M. André Nox est, en effet, le petit neveu de Georges de Porto-Riche. Andrée Marly n'a pas fait de cinéma. Décédée l'année dernière.

TEDDY. — Charlie a tourné pour le F.N.E.C. : *A dog's life (Une vie de chien)*; *Shoulder Arms (Charlot soldat)*; *Sunnyside (Une idylle aux champs)*; *A day's pleasure (Paradise Alley)*; *Vanity Fair* (ces 3 derniers ne sont pas édités en France. — Quant à *The Kid* il reste la propriété de Charlie et sera éditée par les Big Four.

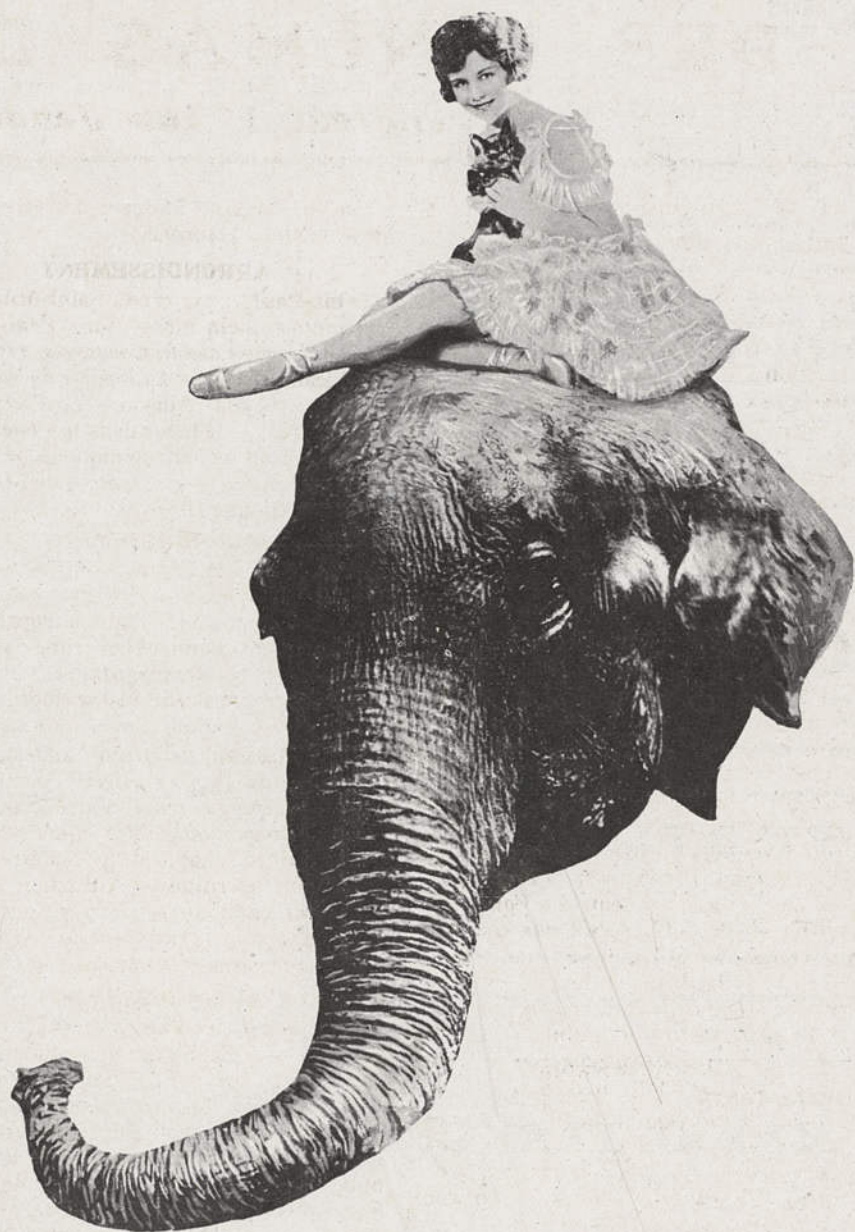
SANS NOM. — Fatty se nomme en réalité Roscoe Arbuckle, il est né le 4 mars 1887 à Smith Center (Kansas). Il est marié à Miss Minta Durfee. — Picratt de son vrai nom Al. Saint-John naquit à Santa-Anna (Californie) en 1894. — Malec se nomme réellement Buster Keaton.

MATER DOLOROSA. — C'est exact Emmy Lynn est Mme Henry Roussel, écrivez-lui 53, rue Cardinet (Paris 17^e); André Nox, 25, rue Desbordes-Valmore (16^e); Van Dæle, 14, rue Pestalozzi (9^e); Signoret, 84, rue de Monceau; Evé Francis, à la Parisia-Film, 10, rue de l'Élysée.

BOB BRIGHT. — Mary Mac Laren, se nomme en réalité M. Mac Donald, elle est née le 19 juillet 1901. Tom Mix est marié à Victoria Forde. Maurice Tourneur est bien Français.

DOLLY PEARLY. — Les autres interprètes de *La Fille des Dieux*, outre Annette Kellerman, sont Mildred Keats Hugh Thompson, Walter Lanw et... la mer. Scénario de G. B. Howard. Réalisation J. Adolphi.

L'ŒIL-DE-CHAT.



Cliché Fox-Film

SHIRLEY MASSON
la charmante fantaisiste
américaine que vous
pouvez voir dans
« SON CORNAC »

PROGRAMMES DES CINÉMAS DE PARIS

du Vendredi 1^{er} au Jeudi 7 Juillet

2^e ARRONDISSEMENT

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — *Les actualités de la semaine*. — *Sous le joug de la mort*, réédition. — *Les magazines de l'écran*. — *L'Histoire de Marouf*, tirée des *Mille et une nuits*. — Attraction : *The la bas duo*, jongleurs.

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — *La Récolte du liège en Algérie*, documentaire. — *Parisiana-Journal*, actualités. — *Darwin avait raison*, comique. — *Feu des Quatre fers*, avec William Russell. — *Fatty bolchevik*, comique. — En supplément de 7 h. 1/2 à 8 h. 1/2, excepté dimanches et fêtes : *Esclave du Passé*, drame avec Louise Glaum.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — *Pathé-Journal*, actualités. — *Quatre-vingt-treize*, d'après l'œuvre de Victor-Hugo, 2^e partie. — *Deux bons maris*, comique joué par Harry Pollard. — Supplément facultatif : *La Pocharde*, 5^e épisode : Une lueur dans les ténèbres.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — *Aubert-Journal*. — *Bigorno chimiste*, comique. — *A travers la France*, par Ardouin Dumazet, auteur du *Voyage en France* : *Antibes*. — *Loin du Cœur*, comédie dramatique avec William Hart. — *La jalousie d'Hercule Bradfer*, comique. — En supplément facultatif : *Le Roi de l'audace*, 8^e épisode : Une lutte de géants.

3^e ARRONDISSEMENT

Pathé-Temple. — *Pathé-Journal*. — *Le lièvre et la tortue*, dessins animés. — *L'Homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean-Claude. — *La Pocharde*, 5^e chapitre : Une lueur dans les ténèbres. — *Quatre-vingt-treize*, 2^e époque (fin), drame. — *Deux bons maris*, comique joué par Harry Pollard et L'Afrique, comique.

Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. —

SALLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE

Du Japon aux Iles de Polynésie documentaire. — *Ames brisées*, comédie dramatique interprétée par la plus jeune étoile d'Amérique Gladys Welton. — *Sous le joug de la mort*, drame émouvant avec Clara Kimball Young. — *La Pocharde*, 4^e chapitre : Claire et Louise. — *Pathé-journal*.

GRANDE SALLE DES FÊTES DU 1^{er} ÉTAGE
Pathé-Journal. — *Le Gardian*, scènes dramatiques de Camargue interprétées par Joë Hammann. — *Concours de bébés*, nombreux prix en espèces. — *Billy dieu d'amour*, comédie comique jouée par Billy West. — *Quatre-vingt-treize*, reconstitution historique adaptée et mise en scène par Capellani.

L'Homme aux trois Masques, 11^e épisode : Jean-Claude et Jeannine.

4^e ARRONDISSEMENT

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. *Constantine*, plein air. — *Saint-Paul-Journal*. — *L'Homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean-Claude. — *La lumière du monde*, comédie avec May Allison. — *La Pocharde*, 5^e chapitre : Une lueur dans les ténèbres. — *Deux bons maris*, comique joué par Harry Pollard. — *Quatre-vingt-treize*, drame, 2^e époque (fin).

5^e ARRONDISSEMENT

Mésange, 3, rue d'Arras. — *Pathé-Journal*. *Pathé-Revue*, n^o 26. — *L'homme aux trois masques*, 10^e épisode : Tragique méprise. — *La Pocharde*, 3^e chapitre : Un crime dans les ruines. — *Quatre-vingt-treize*, d'après l'œuvre immortelle de Victor Hugo. Mise en scène de Capellani, drame. 1^{re} époque.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. *La récolte du liège en Algérie*, documentaire. — *L'épingle rouge*, nouvelle dramatique. — *Gaumont-actualités*. — *La Pocharde*, drame en 12 chapitres. 3^e chapitre : Un crime dans les ruines. — Attraction : *René de Buxeuil*, chanteur. — *Georges Carpentier et Jack Dempsey à l'entraînement*. — *Quatre-vingt-treize*, drame, 1^{re} époque.

6^e ARRONDISSEMENT

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — *Aubert-Journal*, les actualités du monde entier. — Eddie Polo dans *Le roi de l'audace*, ciné-roman en 10 épisodes publié par *La Presse*. 7^e épisode : L'écluse de la mort. — *Le Champion*, comédie dramatique interprétée par Charles Ray. — *Pathé-Revue*. — *Quatre-vingt-treize*, grand drame. — Charlie Chaplin dans *Charlot et le mannequin*, comique.

7^e ARRONDISSEMENT

Cinéma Sèvres, 80 bis, rue de Sèvres, (angle du boulevard de Montparnasse, boulevard des Invalides). Fleurus 28-09. — *Pathé-Journal*. — *Marouf*, histoire tirée des *Mille et une Nuits*, interprétée par Jean Signoret. — *Quatre-vingt-treize*, grand drame en 2 époques d'après l'œuvre de Victor Hugo. — *Pathé-Revue*. — Attraction.

Cinéma Récamière, 3, rue Récamière. — *La Pocharde*, 4^e époque : Un Crime dans les ruines. — *Quatre-vingt-treize*. — *Sous le joug de la mort*, comédie. — *Pathé-Journal*.

Cinéma Bosquet, 83, avenue Bosquet. Direction G. Moyse. — *Charlot sabote le circuit*, comique. — *Aventures estivales*, ciné-bouffe. — *L'Homme aux trois masques*,

THÉÂTRE DU COLISÉE CINÉMA

38, Av. des Champs Élysées, 38

Direction :
P. MALLEVILLE

Téléphone :
ÉLYSÉE 29-46

Programme du 1^{er} au 7 Juillet

Joë, détective, comique.

L'Impérieux Souvenir, comédie dramatique interprétée par CLARA KIMBALL-YOUNG.

Gaumont-Actualités.

Loin du Cœur, drame avec WILLIAM HART.

10^e épisode : Le complot infâme. — *La Belle dame sans merci*, adaptation et mise en scène de Mme Germaine Dulac.

8^e ARRONDISSEMENT

Théâtre du Colisée, 38, avenue des Champs-Élysées. Direction Malleville. — *Elysées 29-46*. — *Joë détective*, comique. — *L'impérieux souvenir*, comédie dramatique, interprétée par Clara Kimball Young. — *Gaumont-actualités*. — *Loin du Cœur*, drame avec William Hart.

9^e ARRONDISSEMENT

Cinéma-Rochechouart, 66, rue de Rochechouart. Gutenberg 66-19. Directeur : M. A. Jallon. — *Eclair-Journal*. — *L'homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean-Claude. — *L'Héroïsme de Billy*, comique. — Intermède : *Prezac*, comique excentrique. — *Sur les sommets de Lareb Mountain*, plein air. — *La Rafale*, drame.

Delta-Palace-Cinéma, 17, boulevard Rochechouart. — *Delta-Journal*. — *Le Tourbillon*, 11^e épisode : Chute dans le vide. — *L'Âme de Pierre*, drame en 4 parties. — *Un drame sous Napoléon*, grand film historique tiré du célèbre roman de sir Arthur Conan Doyle. Adaptation et mise en scène de Gérard Bourgeois. 2^e époque. — Intermède : *Liane d'Asier*, diseuse à voix.

10^e ARRONDISSEMENT

Cinéma-Palace, 42, boulevard Bonne-Nouvelle. — *Le Sac de Rome*. — *Patbé-Journal*. — *Quand Dagobert vint à Paris*. — *L'Homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean-Claude. — Les chansons filmées de Lordier. — Attraction : *M. Robell*, chanteur.

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — *Tivoli-Journal*. — *Une biscuiterie moderne*, documentaire. — *Ribaduille au dancing*, comique. — *L'homme aux trois masques*, 1^e épisode : Jean-Claude. — *La Vieille*, comédie sentimentale. — *Quatre-vingt-treize*, 2^e époque.

Crystal Palace-Cinéma, 9, rue de la Fidélité, 96, faubourg Saint-Denis. — Nord 67-59. — *Lily Vertu*, comédie sentimentale interprétée par Mme Huguette Duflos, de la Comédie-Française. — *Les Bas de soie*, comédie interprétée par Constance Talmadge. — *La chasse aux mille lions*, comique. — *Excursion au Médoc*. — *Palace-Journal*, actualités de la semaine. — Attraction : *Camille Stéphani*, dans son répertoire.

11^e ARRONDISSEMENT

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — *Aubert-Journal*. — Eddie Polo dans *Le roi de l'audace*, ciné-roman en 10 épisodes publié par *La Presse*, 8^e épisode : Une lutte de géants. — *La jalousie d'Hercule Bradfer*, comique. — *La Pocharde*, drame en 12 épisodes, 5^e épisode : Une lueur dans les ténèbres. — *Quatre-vingt-treize*, d'après l'œuvre de Victor-Hugo. — *Ames brisées*, comédie dramatique interprétée par Gladys Walton.

12^e ARRONDISSEMENT

Lyon-Palace, rue de Lyon. — *Gaumont-Actualités*. — *La Pocharde*, 5^e chapitre : Une lueur dans les ténèbres. — *La Proie*,

grande comédie dramatique. — Attraction : *Cornelius et Constance*, danses excentriques. — *Zigolo garçon de théâtre*, comique. — *Quatre-vingt-treize*, drame, 2^e époque.

13^e ARRONDISSEMENT

Gobelins, 66, bis Avenue des Gobelins. — *Patbé-Journal*. — *Patbé-Revue n° 26*, documentaire. — *L'homme aux trois masques*, 10^e épisode : Tragique méprise. — *La Pocharde*, 4^e chapitre : Un crime dans les ruines. — *Quatre-vingt-treize*, drame, 1^{re} époque.

14^e ARRONDISSEMENT

Gaité, rue de la Gaité. — *Patbé-Journal*. — *Patbé-Revue n° 26*, documentaire. — *L'Homme aux trois masques*, 1^e épisode : Jean-Claude. — *La Pocharde*, 5^e chapitre : Un crime dans les ruines. — *Quatre-vingt-treize*, drame, 1^{re} époque.

Splendide-Cinéma, 3, rue Larochelle. Directeur : M. Ch. Roux. — *Dans les Vosges*, plein air. — *Les actualités de Splendide-Cinéma*. — *Face à face*, aventures. — *Au Pays des loups*, comédie d'aventures avec Charles Ray. — *Fatty joue Douglas*, comique. — *Rose Messagère*, grande scène dramatique interprétée par Alice Lake.

LE CHAMPION (The Busher)

Tiré d'une nouvelle de Earle Snell par R. Cecil Smith et réalisé par Jérôme Storm.

Production Ince-Paramount 1919
Édition Gaumont

Ben Harding	Charles Ray
Mazie Palmer	Colleen Moore
Jim Blair	Jack Gilbert
Deacon Nasby	Otto Hoffmann

15^e ARRONDISSEMENT

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — *Patbé-Journal*. — *Patbé-Revue n° 26*, documentaire. — *L'homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean-Claude. — *La Pocharde*, 4^e chapitre : Un crime dans les ruines. — *Quatre-vingt-treize*, drame, 1^{re} époque.

Grand Cinéma Lecourbe, 115, rue Lecourbe. Saxe 56-45. — *Gaumont-actualités*. — *La Proie pour l'ombre*, comédie gaie jouée par Fred Stone. — *Volteurs de femmes*, 12^e épisode : Châtiment. — *Zigolo garçon de théâtre*, comique. — *L'Enlèvement de Sabine*, comédie sentimentale. — Attraction : le merveilleux magicien humoriste *De Gey*, présentant ses trucs sensationnels. — *Spectacle en plein air*.

Splendid-Cinéma-Palace, 60, avenue de la Motte-Picquet, Saxe 65-03. M. Messie, directeur. — *Patbé-Journal*. — *Patbé-Revue*. — *Cannes*, plein air. — *L'homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean-Claude et Jeanine. — *Quatre-vingt-treize*, drame. — *L'Épingle rouge*, nouvelle dramatique. — *Les deux bambocheurs*, comique. — Intermède : *Les Tellors*. — Tous les jeudis à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la jeunesse.

Vaugirard-Cinéma, rue de Vaugirard, 273. — PROGRAMME DU 1^{er} AU 3 JUILLET. — *La Récolte du liège en Algérie*, documentaire. — *Le Fils de son père*, comédie humoristique. — Attractions : *Mlle Dorsay*, chanteuse à voix. *Les Wortsons*, équilibristes sur piédestal. — *Marouf*, conte tiré des *Mille et une nuits*, avec Jean Signoret. — *Patbé-Journal*, actualités. — PROGRAMME DU 4 AU 7 JUILLET. — *Patbé-Journal*, actualités. — *Le lièvre et la tortue*, dessins animés. — *Joë détective*, comique. — *La Pocharde*, 4^e épisode : Un crime dans les ruines. — Attractions : *Lee Sam*, l'amusant chanteur danseur. *Les Pomi*, gladiateurs romains. *Quatre-vingt-treize*, 1^{re} époque.

16^e ARRONDISSEMENT

Maillot-Palace-Cinéma, 74, avenue de la Grande-Armée. — PROGRAMME DU VENDREDI 1^{er} AU LUNDI 4 JUILLET. — *La Pocharde*, 5^e épisode : Une lueur dans les ténèbres. — *Rose de Grenade*, drame de mœurs espagnoles. — *Quatre-vingt-treize*, 2^e et dernière époque. — *Patbé-Journal*, actualités. — PROGRAMME DU MARDI 5 AU JEUDI 7 JUILLET. — *L'Homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean-Claude. — *Eclair-Journal*, actualités. — *Zigolo garçon de théâtre*, comique. — *L'Oiseau s'envole*, comédie dramatique. — *Les deux bambocheurs*, comique.

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. 16^e. — PROGRAMME DU VENDREDI 1^{er} AU LUNDI 4 JUILLET. — *L'homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean-Claude. — *Eclair-Journal*. — *Zigolo garçon de théâtre*, comique. — *L'Oiseau s'envole*, comédie dramatique. — *Les deux bambocheurs*, comique. — PROGRAMME DU MARDI 5 AU JEUDI 7 JUILLET. — *La Pocharde*, 5^e épisode : « Une lueur dans les ténèbres ». — *Rose de Grenade*, drame de mœurs espagnoles. — *Quatre-vingt-treize*, 2^e et dernière époque. — *Patbé-Journal*.

Théâtre des Etats-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — *Un drame au temps de Cromwell* : *Le Chevalier de la taverne*, grand roman de cape et d'épée. — *Le coup d'encensoir*, comédie-vaudeville avec Constance Talmadge. — *Charlie passe une nuit agitée*, dessins animés. — *Flottage des bois au Tyrol*, documentaire. — *Zigolo garçon de théâtre*, fou-rire.

Le Régent, 22, rue de Passy. — *La Végétaline*, documentaire. — *A la dérive*, comédie avec D. Dalton. — *Le château maudit*, comédie dramatique. — *Gaumont-actualités*. — *Pulchérie et l'agent Bajul*, comique.

17^e ARRONDISSEMENT

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Direction : M. Hermua. — *Bruges et ses monuments*, plein air. — *Eclair-Journal*, actualités. — *Le Roi de l'audace*, 8^e épisode : Une lutte de géants. — *Pluie d'or*, comédie dramatique. — *Les bas de soie*, vaudeville. — Intermède : *Régine Odry*.

Ternes-Cinéma, avenue des Ternes, 5. — *L'air liquide*, documentaire. — *Le Tourbillon*, 11^e épisode : La chute



GABY MORLAY

La délicate comédienne parisienne si aimablement photogénique dans *Un Ours* et *Le Chevalier de Gaby* va reparaitre dans *L'Agonie des Aigles*.

dans le vide. — *Pathe-Journal*, actualités. — *Une enfant terrible*, comédie. — *Fleur des neiges*, drame.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. Directeur : M. F. Destannes. — Wag. 77-66. — *Du Japon aux îles de Polynésie*, voyage. — *L'Homme aux trois masques*, 11^e épisode : « Jean Claude ». — *Le lièvre et la tortue*, dessins animés. — *Eclair-Journal*, actualités. — *Marouf*, conte arabe tiré des « Mille et une nuits ».

Royal-Wagram, avenue Wagram. — Le singe Joë Martin dans *Joë détective*, comédie comique. — William Hart dans *Loïn du cœur*, comédie dramatique. — Gladys Walton, la plus jeune « star » d'Amérique, dans *Ames brisées*, comédie dramatique. — *Pathe-Journal*. — *La Pocharde*, 5^e chapitre : « Une lueur dans les ténèbres ».

Le Select, 8, avenue de Clichy. — *Volteurs de femmes*, 12^e et dernier épisode : « Châtiment ». — *Course de lauriers*, film documentaire. — *Sous le joug de la mort*, comédie dramatique. — *Billy dieu d'amour*, comédie comique. — *Gaumont-Actualités*. — *La lumière du monde*, comédie. — Le singe Joë Martin dans *Joë détective*, comédie comique.

Lutetia-Wagram, avenue Wagram. — Billy West dans *Billy dieu d'amour*, comédie comique. — *Quatre-vingt-treize*, d'après l'œuvre de Victor-Hugo, deuxième époque. — Irène Castle dans *Le Diamant de la couronne*, grand film d'aventures policières. — *Gaumont-Actualités*. — *Volteurs de femmes*, 12^e épisode : « Châtiment ».

Batignolles-Cinéma, 59, rue de la Condamine. — PROGRAMME DU 1^{er} AU JUILLET. — *Le lièvre et la tortue*, dessins animés. — *La Pocharde*, 5^e épisode : « Une lueur dans les ténèbres ». — *Joë détective*, comique. — *Quatre-vingt-treize*, 2^e époque. — *Pathe-Journal*. — *Ribadoulle à la berline*, comique. — PROGRAMME DU 4 AU 7 JUILLET. — *La récolte du liège en Algérie*, documentaire. — *Le fils de son père*, comédie humoristique. — Attraction : *Les Woolsons*, équilibristes sur piédestal. — Jean Signoret dans *Marouf*, conte tiré des « Mille et une Nuits ». — *Pathe-Journal*.

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — Directeur : A. Jallon. — *Legendre-Actualités*. — *L'Homme aux trois masques*, 11^e épisode : « Jean Claude ». — *Madge et son bandit*, comédie en 4 actes. — *Fatty schérif*, comique. — *L'Indomptable*, drame en 2 parties interprété par Frank Mayo. — Intermède : *Ravizza*, son comique et son groom, sketch acrobatique fil de fer.

18^e ARRONDISSEMENT

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès, Direction : L. Garnier. — Nord 35-68. — *Quatre-vingt-treize*, suite et fin. — *La lumière du monde*, comédie gaie avec Mary Allison. — *Quel voyage de noces*, comédie burlesque. — *L'Homme aux trois masques*, 11^e épisode : « Jean Claude ». — Attraction : *Les Prady's*, duettistes à voix.

Théâtre Montmartre, cinéma music-hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Maurice Robert, directeur. — *A travers l'étroit Schuru*. — *Tsoin-Tsoin en Chine*, dessins animés. — *Les Actualités de la semaine*. — Biscot dans *Zidore ou les métamorphoses*. — *Le Mentor*, comédie d'aventures. — *L'Homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean Claude. — Intermèdes : *Celmas*, fantaisiste ; *Marthe Trémont* dans son répertoire.

Montcalm-Cinéma, 134, rue Ordener. — *Actualités Gaumont*. — *Une étoile*, comique. — *Le Vengeur*, avec H. B. Walthall. — *La Pocharde*, 5^e chapitre. — *Volteurs de femmes*, 11^e épisode. — Sur scène : *l'ensée*, de l'Européen.

QUATRE-VINGT-TREIZE

Tiré du Roman de Victor Hugo et réalisé par Albert Capellani et André Antoine.

Production S. C. A. G. L. 1914
Edition Pathé

Marquis de Lantenac.	Philippe Garnier	Cimourdain.	Henri Krauss
Gauvain.	Paul Capellani	Sergent Radoub.	Dorival
L'Imanus.	Charlier	La Flécharde.	Mme Barbier-Krauss

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet. Angle rue du Mont-Cenis. Marcadet 22-81. — *La Vieille*, comédie sentimentale. — *Quatre-vingt-treize*, deuxième et dernière partie. — *La Pocharde*, 5^e épisode : « Une lueur dans les ténèbres ». — Attraction : *Strit*, dans ses chansons et imitations.

Gaumont-Palace, 1, rue Caulaincourt. — Un grand film d'art suédois : *La petite fée de Solbakken*. — *Force à la Loi*, dernier chapitre de *Quatre-vingt-treize*. — *Joë détective*, par le Singe Joë Martin. — Actualités mondiales, attractions inédites, etc.

Palais-Rochecouart, 56, boulevard Rochecouart. — *A travers la France*, par Ardouin Dumazet, auteur du *Voyage en France* : Cannes. — *Le roi de l'audace*, ciné-roman en 10 épisodes publié par *La Presse*. 8^e épisode : « Une lutte de géants ». — Henri Krauss et Capellani dans *Quatre-vingt-treize*, d'après l'œuvre de Victor-Hugo, deuxième et dernière partie. — *Aubert-Journal*, les actualités du monde entier. — *La Pocharde*, grande série française en 12 épisodes, d'après le célèbre roman de Jules Mary. 5^e épisode : « Une lueur dans les ténèbres ». — Gladys Walton dans *Ames brisées*, comédie dramatique.

19^e ARRONDISSEMENT

Secrétan, 7, Avenue Secrétan, *Pathe-Journal*. — *Le lièvre et la tortue*, d'après la fable de La Fontaine, dessins animés. — *L'Homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean Claude. — *La Pocharde*, 5^e chapitre.

tre : Une lueur dans les ténèbres. — *Quatre-vingt-treize*, drame, 2^e époque, fin. — *Deux bons maris*, comique, joué par Harry Pollard et l'Afrique.

Alhambra-Cinéma, 22, boulevard de la Villette. — Directeur-proprétaire, M. Victor Deunier. — *L'Homme aux trois masques*, 9^e épisode. — *Concours du plus beau bébé de France*. — *La Pocharde*, 4^e épisode. — *Actualités-Pathe*. — *Lily Vertu*, drame. — *Les chansons filmées* de G. Lordier.

20^e ARRONDISSEMENT

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — *Bigorno chimiste*, comique. — *La maison en ruines*, comédie dramatique. — Eddie Polo dans *Le roi de l'audace*, ciné-roman en 10 épisodes, 8^e épisode : Une lutte de géants. — Mme Huguette Duflos dans *Lily Vertu*, comédie dramatique.

Féerique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — *Pathe-Journal*. — Alice Lake dans *Rose messagère*, scène dramatique. — Attraction : *Miss Althea*, contorsionniste. — Mme Huguette Duflos dans *Lily Vertu*, comédie dramatique. — *La Pocharde*, 5^e épisode : Une lueur dans les ténèbres.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — *Gaumont-Actualités*. — *Le Champion*, comédie en 4 parties avec Charles Ray. — *La Pocharde*, 5^e chapitre : Une lueur dans les ténèbres. — Attraction : *Monray*, chanteur troupier. — *Quatre-vingt-treize*, d'après l'œuvre de Victor-Hugo, 2^e époque.

BANLIEUE

Magie-Ciné, 2 bis, rue du Marché (Le vallois). Wagram 04-91. — *Un drame sous Napoléon*, 2^e et dernière époque. — *La Pocharde*, 3^e chapitre : La mère aux sept douleurs. — *L'homme aux trois masques*, 10^e épisode : Tragique méprise. — Attraction : *Les Poliards*, patineurs.

Fontenay-Cinéma, 8, rue Boucicaut. (Fontenay-aux-Roses). — PROGRAMME DU 2 ET 3 JUILLET. — *Le vieux Bastia*, panorama. — *Le roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet, interprété par Pina Menichelli. — *Les Deux Gaminés*, 12^e épisode. — *Visages noirs*, comique.

Montrouge. — *Les grandes villes du Congo Belge*, plein air. — *Montrouge-actualités*, faits divers mondiaux. — *Mystérieuse tragédie*, drame. — *L'homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean Claude. — *La nuit du 13*, drame joué par Yvette Andréyor, André Dubosc, Jean Toulout. Mise en scène de Fescourt. — *Les deux bambocheurs*, comique.

Bagnolet. — *Pathe-Journal*. — *Le lièvre et la tortue*, d'après la fable de La Fontaine, dessins animés. — *L'homme aux trois masques*, 11^e épisode : Jean Claude. — *La Pocharde*, 5^e chapitre : Une lueur dans les ténèbres. — *Quatre-vingt-treize*, drame, 2^e époque, fin. — *Deux bons maris*, comique, interprété par Harry Pollard et l'Afrique.

LES FILMS D'AUJOURD'HUI

Loïn du cœur

Eternel poème des retours ! Retour des vainqueurs de Troie, d'Agamemnon qui reçoit la mort à son foyer, d'Odysseus qui la donne. Retour grotesque des guerriers d'Aristophane. Retour du marin oublié, d'Enoch Arden qui s'en va sans rien dire, de Militis — vous verrez Van Daële dans *la Fièvre* qui tue. Retour du soldat, sujet que n'ont épuisé ni MM. de Flers et Francis de Croisset, ni M. Jean-Jacques Bernard (et à ce propos notez combien le *rond de serviette*, par lequel se noue l'action du *Feu qui se rallume mal*, est un moyen cinématographique, un premier plan d'écran).

La donnée qu'interprète William Hart est celle du forçat qui revient, trouve son foyer dévasté. La psychologie n'en est point minutieusement analysée ; il s'agit d'être simples, que l'auteur n'a pas la prétention de connaître mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, et dont les sentiments ne se révèlent que par le geste.

Or, le geste de William Hart est toujours très beau. Quand on ne le voit pas, on est tenté de l'assimiler à ces admirables instrumentistes qui, de parti pris, ne veulent que jouer parfaitement cinq ou six morceaux toujours les mêmes ; quand on le voit, on ne voit que lui et on applaudit sans réserve.

Son Cornac

Dans la catégorie des bons films américains de valeur moyenne, celui-ci est un des plus amusants que l'on ait vus depuis longtemps. Le cadre en est original, la donnée sentimentale est assez délicatement traitée, les éléphants sont éminemment sympathiques ; Miss Shirley Nason est excellente ; elle est d'ailleurs, si je ne me trompe, la sœur de Viola Dana (à moins que cela n'ait changé, les liens de famille étant si sujet à variation en Amérique). L'artiste qui joue le clown amoureux et perfide est très bon ; il meurt admirablement, et son expression pendant qu'il cherche à rassurer la foule tout en suivant de l'œil la poutre qui va tomber sur lui, reste dans la mémoire.

C'est un lien commun classique

que l'art doit chercher à peindre l'impression que les choses font sur l'homme plutôt que les choses elles-mêmes. Dans ce cas, l'écroulement du cirque sous la tempête ne prend sa valeur, ne nous émeut pleinement que par le regard d'effroi que jette celui qui va en être la victime. On verra bientôt, dans *Fièvre*, la terreur de la lutte concentrée, condensée



LOUIS FOREST

plaidant la cause du Cinéma français devant les parlementaires à la Salle Marivaux.

dans le geste apeuré d'un animal qui en est témoin. Devons-nous conclure de là à une infériorité du cinéma par rapport au théâtre, de l'expression visuelle par rapport à l'expression psychologique ? Nullement. D'abord, même au point de vue purement psychologique, l'écran peut mettre en valeur, beaucoup mieux que la scène, un jeu de physionomie. Puis on peut retourner la thèse et dire que l'émotion humaine ne nous saisit que lorsque nous en avons vu et compris le motif : or, allez montrer au théâtre une éruption volcanique,

l'embrassement du Walhalla, ou simplement l'effondrement d'un cirque !

Le diamant de la Couronne.

Vous souvenez-vous, dans *Cœur d'Héroïne*, de ce corps charmant qui émergeait tout ruisselant de la mer ? Dans un homme, une femme, de la poursuite à travers la forêt, des vêtements si pittoresquement déchirés qu'on voyait à regret remplacer par le comique pantalon de cuir ? Il ne faut plus chercher cela dans les nouveaux films d'Irène Castle ; elle a épousé un citoyen proéminent d'Illhaca (N.-Y.) et elle ne tourne plus que des sujets respectables. Celui-ci vient d'ailleurs en retard, après les innombrables diamants volés et repris la semaine dernière.

Suzy Flocon de neige

Le mot *leg* en anglais n'est guère poétique ; celui de *shank* encore moins, non plus celui de *jambe* en français ; et pourtant il n'en existe pas d'autres pour désigner ce composé de chair, de muscles, d'os et de nerfs qui sert à Anna Pennington pour marcher quelquefois, pour danser souvent, et plus encore pour exprimer ses sentiments de la manière la plus vive, la plus mutine, la plus spirituelle.

Nous n'aurions point le temps — il y faudrait des volumes, et combien illustrés — d'instituer une comparaison entre les jambes les plus célèbres d'outre-Atlantique. Celles de Maë Murray auraient plutôt un caractère plastique ; celles d'Irène Castle — *of yore!* — personnifieraient la danse, celles de Nazimova la tragédie, celles d'Annie Pennington la comédie. Au surplus, allez les voir...

Sous le joug de la Morte

On essaie de placer, cet été, beaucoup de films de Clara Kimball Young. Peut-être les hommes du métier feraient-ils une meilleure affaire en achetant un bon, qu'ils placeraient, plutôt que dix ordinaires qui restent pour compte.

L'Amour et la Haine

Si belle et émouvante que soit Pauline Frederick, elle imprime à tous les films où elle joue une imperceptible nuance de banalité (ou plus exactement elle n'arrive pas à détruire les flots de banalité qu'y ont déversés auteurs et metteurs en scène) mais on ne regrette jamais de la voir.

Le Mystère des Ruines

Un amusant prétexte pour nous montrer de belles ruines antiques qui ne font point partie de l'action, mais qui lui fournissent un cadre agréable.

Le navire abandonné

Aucune mer n'a englouti plus de vaisseaux que la Méditerranée, et ses courtes lames sont responsables de beaucoup plus de naufrages que la longue houle océane ou les « queues de typhon » dont se distraient les retours de Chine. Et les ports latins ont vu naître de glorieux pilotes, semblables au vieux Lucio Polo que chanta d'Annunzio...

Pourtant rien n'égale jamais le prestige redoutable de l'Atlantique Nord, avec ses tempêtes furieuses qui viennent se briser contre les falaises désolées de l'Irlande, de l'Ecosse et de la Norvège, avec ses abîmes, ses courants et ses icebergs, et toujours seront rois parmi les marins les hommes qui ont labouré cette mer, les vikings de jadis et leurs descendants.

Félicitons donc la Nordisk d'avoir délaissé les absurdes Martiniques et les Indes improbables, et de nous avoir montré, sur l'Atlantique — tout au moins sur la Mer du Nord — un vrai bateau qui flotte, avec ses mâts, son grément, ses voiles, et des marins aux cheveux filasse, aux yeux bleus, aux noms en *en*.

Louisiana

Une de ces jolies comédies où les auteurs américains se plaisent à marquer le contraste entre la vie des champs et la vie mondaine, la première affirmant naturellement sa supériorité. Et ce n'est pas le moindre triomphe de Vivian Martin, qu'après avoir assisté avec plaisir à l'épanouissement du joli papillon, on n'est pas moins satisfait de le voir redevenir chrysalide.

L'héritage du père Bussard

De cet héritage, le principal élément d'actif — sinon le seul — est la jolie Marion Daviès.

La Vieille

... Et quand on a vu ces actrices, si belles, si belles, si jolies, si jolies, on est tout heureux de se trouver devant un drame sobre de la vie familiale, offrant cette minutie de détails qui fait un des charmes de Dickens et joué, ô bonheur ! par une femme âgée et pleine de talent.

Le Mois de Juillet à Wiesbaden

OPÉRA COMIQUE. — Au Grand Théâtre, vendredi 1 : Werther.

GRANDE FÊTE DE L'ART DU VÊTEMENT. — Paulinenschloss. — Samedi 2 : Fête de l'Été.

CORTOT. — Au Petit Kurhaus, dimanche 3.

VIEUX COLOMBIER AU RÉSIDENZ-THÉÂTRE. — Lundi 4 et vendredi 8 : La Nuit des Rois. Mardi 5 et samedi 9 : Le Carosse du St-Sacrement ; Le Paquebot Tenacity. Mercredi 6 et dimanche 10 : La Folle Journée ; La Coupe Enchantée ; La Jalousie de Barbouillé. Jeudi 7 et lundi 11 : Les Fourberies de Scapin ; La Surprise de l'Amour.

Sté MODERNE D'INSTRUMENTS A VENT. — Au Petit Kurhaus, mercredi 13.

Sté DES CONCERTS D'AUTREFOIS. — Au Petit Kurhaus, mer. 13.

OPÉRA. — Au Grand Théâtre, jeudi 14 : Ballets, vendredi 15 : Samson et Dalila, samedi 16 : Ballets.

GÉMIER. — Au Residenz-Théâtre, mercredi 28 : Monsieur Codomat, vendredi 21 : La Rabouilleuse.

QUATUOR POULET. — Au Petit Kurhaus, samedi 23, dimanche 24, lundi 25 : Quatuor Poulet et Yves Nat.

Mme MARIE ANGE HENRY, Mme LÉON et M. CROIZAT. — Au Petit Kurhaus, jeudi 28 et vendredi 29.

EXPOSITION D'ART FRANÇAIS. — Au Château de Biebrich.

TOURNOIS DE TENNIS. — Du 5 au 12 juillet.

Ceci n'est pas de la publicité

Ave Maria

... Même pas Diana Karenne, qui pourtant est bien belle lorsque, déçue dans son amour pour M. Albert Thomas (à moins que ce ne soit M. Rappoport, sans barbe, on les distingue mal), elle se jette dans les bras de la religion : d'où le titre.

Ame sauvage

Peut-être inspiré du *Secret*, ce drame nous émouvrait davantage s'il était débarrassé de certaines attitudes conventionnelles. Mais ceci est un avis tout personnel, et ces attitudes-là, nul ne prend mieux que Francesca Bertini.

Paternité

Comme son titre l'indique, ce film tourne, si l'on peut dire, autour d'un enfant dont le rôle est joué par la petite Madge Evans. Naguère les enfants et les animaux figuraient dans les films avec autant de naturel et de simplicité que les vagues, les arbres, la neige et les cascades. Maintenant ils jouent. Le tour des arbres viendra. Et ceci n'empêche pas le film d'être bon, et même émouvant. Pourtant, ne trouvez-vous pas qu'on abuse des opérations chirurgicales ?

Après l'abandon

Où l'on apprend que lorsqu'une jeune fille américaine veut avoir un enfant, elle épargne cette honte à sa pudique patrie, et vient à Paris, cette ville immorale. Pourtant ce n'est pas à Paris qu'un éditeur demanderait à une femme de lettres, désireuse de placer sa prose, le sacrifice de sa vertu. Inutile de dire qu'Emily Stevens lui résiste. Elle joue, d'ailleurs, bien, fait preuve d'expression juste et sobre, et elle est certainement trop intelligente pour être complètement mécontente de cet éloge, nous repose des prix de beauté.

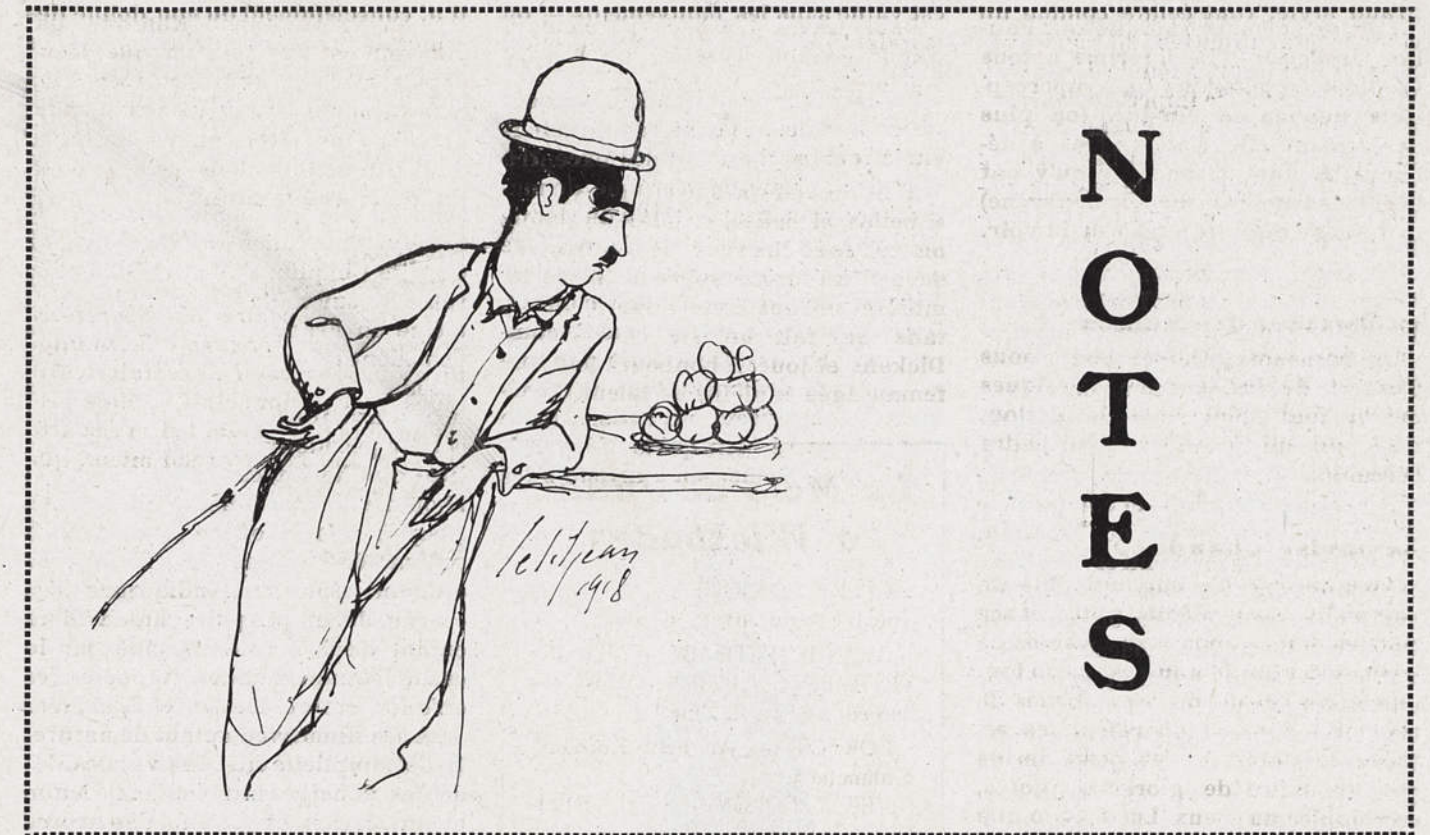
Tout s'arrange

Rassurez-vous, ce n'était pas très dérangé. Et d'ailleurs, avec Hale Hamilton...

Un homme en loterie

Amusante fantaisie bien jouée par Aven Moore.

L. L.



NOTES

La vie de Charlie Chaplin est un film gai. Autrefois on appelait les films-farces des « courses-poursuites ». Il fallait que ces productions fussent très courtes, mais plus bourrées de faits et d'actes que le plus riche feuilleton romanesque.

La vie de Chaplin est courte et abondante comme trente-six mélodrames bien construits. Elle comporte beaucoup d'amertume.

Dans la banlieue de Londres, naquit, au printemps 1889, Charles Spencer Chaplin, fils d'un chanteur et d'une danseuse. Le père mourut. La mère dansait. Il y eut de la maladie, de la misère et des jours de faim dans cette paradoxale famille semblable à beaucoup de familles de Witechapel, de Lime-house — et de Charles Dickens en particulier.

La danseuse avait, dit-on, un beau talent de mime. C'est pourquoi elle était obligée de gagner sa vie comme couturière en chambre, et c'est pourquoi elle enseignait, à Charlie et à son aîné Sydney, l'art nourricier de la couture à l'âge de six ou sept ans. Il est probable qu'elle leur enseigna aussi, par ses confidences, ou par son exemple, ce qu'elle savait de la science du silence.

Les gosses tâterent bientôt de la scène. Charlie n'avait pas dix ans

qu'il s'essayait au music-hall comme « boy ». Un de ses meilleurs films, *Sunnyside*, le montre dansant et voltant avec une grâce exquise de, disons-le, « excentric girl ». Ses débuts dans la troupe des *Lancashire Lads* consistaient en giges naïves armées de sabots. On a la chance avec soi ou on ne l'a pas. Et que pensez-vous du début pénible d'un boy de huit ans qui doit compliquer d'une paire de sabots son labeur difficile ? Mais les plus petits commencent par le sport aux collèges d'Eton, Oxford, Cambridge et ailleurs.

Charlie connut un jour les rôles de grande envergure. On lui confia, par un de ces hasards qui servent à établir la réputation de flair d'un directeur de théâtre, le personnage de Billy, le groom de Sherlock Holmès, vous savez, le gamin mystérieux et fûté qui comprend si bien les talents de son maître et qui l'aime avec une sentimentalité critique du meilleur goût.

Le meilleur de son métier — et de soi-même — Charlie l'apprit, toujours à Londres, dans la fameuse et quasi classique troupe de pantomime de Karno. Toutes les traditions de la comédie humoristique sont conservées chez Karno. Acrobatie, parodie, rire funèbre, mélancolie désopilante,

sketches, danses, jongleries, tout cela uni et fondu sur un thème sobre, c'est la source de ce comique anglais, actuellement sans rival. Le répertoire en est aussi limité que ceux de la tragédie. Les poètes dramatiques brodent sur Agamemnon, sur Electre, sur Phèdre et leurs cousins depuis trois mille ans. La pantomime anglaise — et la troupe Karno surtout — brode et brode perpétuellement sur des thèmes d'imagerie, comme *le Voleur d'une bicyclette*, *le Joueur de billard*, *la Rentrée de l'Ivrogne*, *la Leçon de boxe*, *l'Envers du Music-Hall*, *l'Envers d'un drame romantique*, sans oublier *le Gentleman éméché qui escalade les réverbères*, *le Pianiste*, *le Chanteur qui prépare sa chanson et qui ne chante jamais*, *le Prestidigitateur maladroit*, etc., etc... Ces contes farces ne sont pas drôles, comme on le croit ingénument, rien que par le flegme des interprètes, ou par les gifles, les coups de pied au derrière et les tartes à la crème. Il y a sur toute la terre des clowns qui en font autant. Voir les cirques espagnols et italiens. La farce anglaise a d'abord un rythme incroyable et surtout elle s'impose par la synthèse. Tout est dosé, ramassé, concentré. Tout frappe avec une sûreté de poing derrière lequel il y a un boxeur de

grand style. Tout éclate comme un coup de canon inattendu. Vous avez parfois une impression de désordre ? Vous avez la même impression devant une multiplication où sont beaucoup de chiffres. Aucune des bavures du guignol lyonnais. Pas de ce « tapons-nous-sur-le-ventre » qui est l'atmosphère du café-concert français. Rien de la ligne nette et tendre des arabesques latines ou des fioritures dont la pantomime méditerranéenne ne se débarrassa pas avec Deburau, Rouffe, Thalès, Séverin. La comédie mimée des Anglais est une rude synthèse. On ne lui résiste pas.

Une personnalité aussi marquée que celle de Chaplin — et compliquée d'atavismes français et espagnol — ne pouvait rencontrer meilleur terrain d'apprentissage. Il avait dix-sept ans quand il entra chez Karno. Il accepta des rôles modestes. Il travailla durement. Il suivit la troupe en Amérique, revint à Londres avec elle, l'accompagna de nouveau à New-York, regagna l'Angleterre, et pendant quatre ou cinq ans mania ce répertoire précis et suggestif. Il devait s'en souvenir plus tard au cinéma. Par exemple, le film : *Charlot au music-hall* rappelle absolument la pantomime : *Une Soirée dans un music-hall anglais* où il avait eu du succès. Et son fameux monologue cinématographique *Charlot rentre tard (One A. M.)* est la réplique d'une comédie mimée sur le même thème où Fred Karno tenait, je crois, le personnage du gentleman pochard, et où les meubles, tapis, accessoires, étaient « interprétés » par des acteurs : ainsi la peau d'ours, dont l'importance bouffée est si grande, étaient « interprétés » deux ans avant Chaplin, par Max Dearly qui entraînait chez Karno ses qualités de fantaisiste.

Grâce à Chaplin, la comédie anglaise conquiert le cinéma américain. Les films bouffes américains consistaient — il y en a encore beaucoup de ce genre — en coups et trépidations d'une grossièreté extrême, mais déclanchaient le rire cependant.

Quand la Keystone Co engagea le jeune mime anglais, il y a sept ou huit ans au plus, son début consterna la direction. Il n'avait pu se plier exactement aux mœurs scéniques de la maison. Déjà attaché à l'expression, il avait appris chez Fred Karno que la plus joyeuse épilepsie du corps

est vaine sans les mouvements — ou les défauts de mouvements — du masque.

La défroque qu'il s'était composée parut banale. Ses camarades recherchaient soigneusement des excentricités de costume, de perruque, de maquillage. Chaplin s'en tint à une tenue déjà vue, un peu simplifiée, stylisée en somme et *exprima*. Après lui avoir proposé de lui résilier son contrat, les directeurs de la Keystone Co comprirent que Chaplin n'était pas une marionnette ordinaire, mais un comédien, un interprète, un artiste. Ils le comprirent si bien qu'ils s'évertuèrent à transformer en « artiste » les



pitres agités de leur compagnie et à parer ces partenaires de Chaplin d'une grâce parodique toute semblable.

De là cette évolution heureuse du film comique américain. La Keystone y gagna une fortune. Les camarades de Chaplin y gagnèrent la conscience de leur personnalité : nous les avons retrouvés depuis lors sous un jour nouveau. Ruscoë Arbuckle (Fatty) est devenu le prestigieux meneur de jeu de bandes irrésistiblement alambiquées ; Mabel, ex-petite poule insignifiante, est la Mabel Normand de *Mickey* et de *Jean of Plattsburg* ; Mack Swain (Ambroise) a élargi sa gaieté trop directe dans les films récents de Chaplin.

Quand au metteur en scène qui avait reçu Charlie aux studios de Los Angeles, c'est Mack Sennett. Facile à contenter jadis comme le premier régisseur venu, c'est aujourd'hui un vrai compositeur de films. *Mickey* a établi son talent et aussi les folles comédies à baigneuses dont le rythme nous fait songer à Offenbach et quelquefois à Stravinsky. De plus,

il a, consciemment ou non, donné des indications remarquables pour ce chapitre de la photogénie qui sera considérable un jour : le nu au cinéma.

En 1915, les petits films insensés de la Keystone étaient célèbres de par Charlie Chaplin. Cette production se répandit sur toute la terre. Elle entra même en France bien que certains pensaient : *Ce n'est pas drôle. Parlez-moi de Rigadin... !* Quelques mois avaient fait de Chaplin, sous le pseudonyme de Charlie, Carlitto ou Charlot, ce qu'il est encore : l'homme le plus célèbre du monde. Jusqu'à nouvel ordre, il éclipsa en renommée Jeanned'Arc, Louis XIV et Clemenceau. Je ne vois que Jésus et Napoléon qui puissent rivaliser en notoriété. Sans doute cette gloire est-elle provisoire. N'est-il pas étrange qu'elle se soit créée si vite et si fort ?

Les propositions dorées abondent. Chaplin traite avec la Essanay Co et débute dans ses studios de *Chicago* avec *Charlot apprenti (Charlie at work)* aux appointements de 6250 par semaine. De là il retourne, toujours pour Essanay Co, à San Francisco, où il tourne *Charlot fait la noce (Charlie's night out)*, *Charlot boxeur (Champion Charlie)*, *Charlot cambrioleur (Police)*, etc. Tout le monde a vu cette délicieuse série d'Essanay où Chaplin a pu donner des notes aussi diverses que *Charlot vagabond (Charlie the tramp)* ou *Mam'zelle Charlot (Charlie the perfect lady)*, et surtout *Charlot marin (Shanghai)*, *Charlot veut se marier (Charlie's elopement)*, *Charlot au music-hall (Charlie at the show)*.

Il y adopte un partenaire supérieurment photogénique : Edna Purviance, qui fut depuis sa partenaire dans tous les films. La jolie blonde, d'abord une camarade, fut ensuite la plus intéressante expérience de Chaplin qui façonna ce masque, lui donna de la force et du style et n'en rompit jamais le charme naturel.

On voit aussi auprès d'eux Ben Turpin, l'agité, bon acrobate qui se transforme en bon comédien.

Entre temps, Chaplin essayait de réaliser un film dramatique. C'est tout naturel. Il y a en lui cette sorte de grâce française, méridionale même,

qui l'approche du drame sentimental. Il est cousin de d'Artagnan.

La tragédie cinématographique ne semble pas avoir de parenté avec Alexandre Dumas père cependant. Mais nous ne la verrons sans doute jamais, car après plusieurs semaines de travail il dut s'interrompre, forcé par contrat avec Essanay d'achever sa série comique.

Cela vaut mieux ainsi. Il n'était pas mûr pour s'abandonner aux larmes. Dans les films qu'il composa ensuite, il mêle à la farce de brèves minutes d'émotion qui valent tout un drame. Dans sa *Carmen*, il termine la parodie par une expression angoissante et désespérée que nous n'avons malheureusement jamais vue aux interprètes de Don José.

Quand l'engagement de l'Essanay prit fin, Chaplin, en plein triomphe, s'amusa quelques semaines à se laisser fêter, écouta les éloges intéressés et brusquement signa avec la Mutual Film Corporation le contrat sensationnel qui lui valut la réputation d'un homme gagnant un million par an.

A vrai dire, le contrat n'envisageait qu'un an et dépassait à peine le demi-million, moyennant quoi Chaplin devait fournir douze films. Si peu qu'on soit informé des nécessités du cinéma et des goûts minutieux de Chaplin, on conviendra que la livraison de douze bon films en douze mois est un paradoxe. Chaplin y parvint presque et ne se consacra guère plus d'un an à la réalisation de cette suite éblouissante — satirique, attendrie, cinglante, ardente — où l'on doit tout citer et retenir et admirer.

Charlot chef de rayon (The floor-walker), *Charlot pompier (The fireman)*, *Charlot musicien (The vagabond)*, *Charlot rentre tard (One A. M.)*, *Charlot chez l'usurier (The pawnshop)*, *Charlot fait du ciné (Behind the screen)*, *Charlot patine (The rink)*, *Charlot ne s'en fait pas (Easy street)*, *Charlot fait une cure (The cure)*, *Charlot voyage (The immigrant)*, *Charlot s'évade (The adventurer)*, tel est le tableau. La différence qu'il y a entre le titre anglais et la traduction française peut surprendre. Il semble que le préposé n'ait jamais connu l'anglais, — ni le cinéma. Mais, comme, en France, on donne un titre nouveau à ces œuvres, le hasard n'est pas incapable d'obtenir un jour la traduction vraie.

En même temps que ces fils mar-

quent un épanouissement du talent de Chaplin et un progrès technique de la mise en scène, ils obtiennent ce que Chaplin, *mime anglais*, a si obstinément demandé : la suppression des tartes à la crème abusives, des coups pour les coups, des chutes inutiles au rythme bouffe du récit. Enfin les personnages sont des types non seulement pour tel ou tel film, mais forment un ensemble spécial, avec des caractères, comme la comédie italienne du XVII^e et comme la pantomime britannique du XIX^e. Il est probable que si, au contraire du théâtre, le cinéma ne reniait pas chaque jour ce qu'il avait fait la veille, il se serait



constitué un répertoire de types bouffes et de parodies visuelles tout à fait curieux. Mais ces essais suivent le tourbillon dévorateur de Chaplin — qui ne serait pas Chaplin s'il était capable de piétiner au même endroit.

La fortune de Chaplin grandit après la série Mutual. En 1918, il signe avec la First National Exhibitors Association pour une série de huit films aux taux global de un million de dollars.

Chaplin profite de ces conditions confortables qui lui assurent l'indépendance morale et matérielle, et il se livre tout entier, plus libre d'invention, plus sévère pour soi en même temps, plus lui enfin.

Une Vie de chien (A dog's life), *Charlot soldat (Shoulder Arms)*, *Une Idylle aux Champs (Sunnyside)* et *A day's pleasure* ont déjà prouvé partout (même à Paris avec deux ans de retard) l'éclat de ce talent puissant et tourmenté.

Une autre production, *The Kid*, exécutée en marge de la combinaison First National, témoignera de plus

d'ampleur encore. *The Kid*, c'est le gosse. Et je ne sais pourquoi j'associe parfois ce titre à *Kim*. Le nervosissime Charlie est-il si loin des jeunes hindous britannisés dont parle Kipling, père de *Kim* le délicat ?

L'histoire de ce petit homme brun, souriant, frisé, est simple comme ses braves yeux clairs.

Beaucoup d'actions venues, semble-t-il, d'un seul jet, mais un souci moral ininterrompu les enveloppe. Cela nous regarde à peine.

L'interviewer ne vous en dirait pas beaucoup plus. Chaplin, ajouterait-il, est un milliardaire sauvage et paisible. Il habite une gentille villa californienne ; il écrit du matin au soir quand il ne tourne pas. Il tourne du matin au soir quand il n'écrit pas. C'est un petit bonhomme bien sage dont la tête bout.

Avec ses amis, il est gai. Gai comme un acteur. Douglas Fairbanks et Mary Pickford sont ses meilleurs copains. Il lit toute espèce de livres. Il joue du violon. Il triture le piano. Il pratique le dictaphone. Le moulin à pellicules est tout de même son meilleur instrument. Et sa meilleure passion.

Il a d'autres passions. Celle des enfants, par exemple. On voit peu de mômes dans ses films. Il les étudie beaucoup cependant. Peut-être les aime-t-il trop pour les disséquer sous forme de photographies. Les enfants l'adorent. Je ne parle pas seulement du public de toute la terre. Je parle des galopins de Hollywood et de Los Angeles avec qui il a fait de bonnes parties.

Les passions de Charlie ne lui valent que mécomptes, comme à tout vrai poète. Charlie, le comique désespéré, a eu un baby — qui est mort au bout de peu de mois. Charlie a beaucoup pleuré. Cela ne nous regarde pas.

Charlie a aimé Mildred Harris, la jolie têtue. Il l'a épousée. Du jour au lendemain, la petite Mildred Harris est devenue Mildred Harris Chaplin, une *star*. C'est toujours ça de gagné. Les voilà divorcés maintenant ! La bien-aimée a dit que le chéri la privait de pain, se saoulait et tapait dur. Charlie n'a rien dit. Il a un peu maigri. Le voilà de nouveau tout seul. Il ne serait pas lui s'il n'était pas seul. *Poor man !*

Et il se remarie pour voir...

LOUIS DELLUC.

EN AMÉRIQUE

La question à l'ordre du jour est celle de la moralité. Elle vient de faire un pas redoutable du fait que l'Association Nationale de l'Industrie du Cinéma a adopté en principe le texte d'un projet de *bill* instituant une censure qui aura tout pouvoir pour interdire : les scènes comportant un appel exagéré à l'instinct sexuel — les scènes faisant allusion à la prostitution ou à la traite des blanches — celles relatives à l'amour illicite, ou tendant à rendre le vice aimable et la vertu odieuse, celles où l'on exhibe du nu, des personnes insuffisamment vêtues, des scènes de bains, des danses excitantes — celles où l'on tue, où l'on vole, où l'on prend des stupéfiants, où l'on raille la police, la religion, la propriété, la famille, etc., etc.

Lorsque ce *bill* sera en vigueur, nous vous aurons vus pour la dernière fois, o jambes d'Irène Castle, genoux de Nazimova, cuisses de Maë Murray, reins de Mabel Normand, hanches d'Annette Kellermann, flancs de Theda Bara, seins de Betty Blythe, dos d'Harriett Hammond, épaules de May Allison !

L'auteur de cette admirable guillotine, le Dr Wilbur F. Craft, a eu l'occasion d'exposer des idées dans *Shadowland* — cet exquis magazine où l'on voit tant de beaux paysages et tant de jolis corps. Avec un libéralisme, un *fair play* parfaits, notre confrère a ouvert ses colonnes au Lamarzelle américain, qui, parmi quelques sottises historiques (il déclare par exemple que la décadence d'Athènes et de Babylone date du jour où la femme nue y a pris, dans l'art, une place prépondérante !) laisse comprendre, mieux qu'il ne l'explique quel est le danger qu'il redoute.

Le maniement de toutes les formes d'art en relation avec l'instinct sexuel (en admettant qu'il en existe qui ne le soient pas) exige en effet un tact, une mesure dont on manque essentiellement en Amérique. A ce point de vue le problème se pose de la même manière que pour l'alcool. Nous autres français, habitués à ne demander au vin, à la liqueur, qu'une gaieté aimable, une lévitation factice et momentanée de l'esprit, nous n'arrivons pas à concevoir que pour un

Yankee, même cultivé et policé, il n'existe pas de milieu entre l'eau claire et l'ivresse bestiale. En ce qui touche les rapports des sexes, la guerre, en démolissant nombre de barrières conventionnelles, a déchaîné une tempête dont nous ne pouvons nous faire une idée, et dont la production cinématographique subit les remous.

La très discutée *Reine de Saba* fournit un premier exemple, et nos lecteurs ont pu mesurer de visu les costumes de Betty Blythe. Le dernier film d'Allen Hollubar, *L'Homme, la Femme, le Mariage*, sous prétexte de montrer l'histoire du problème sexuel, exhibe une série comparative d'orgies depuis l'âge de pierre jusqu'à nos jours. C'est la méthode allemande, l'impudeur pédante : on croit voir paraître sur la scène une femme nue qui chausse un pince nez et vous lit de l'Havelock Ellis.

Bien que le *Lys Doré* comporte également des scènes risquées et devête agréablement le corps délicieux de Maë Murray, il y a autre chose, et notamment un parti imprévu, original, tiré d'une donnée plutôt banale.

Mais les deux productions les plus remarquées de ces dernières semaines sont dues à John S. Robertson et à Cecil B. de Mille.

Le premier a tourné, d'après deux nouvelles de Sir James Barrie (l'auteur de *L'Admirable Crichton* que l'on a joué à Paris) un film intitulé *Tommy le Sentimental*. L'esprit singulier, charmant, poétique, de l'écrivain écossais y est précieusement conservé. L'auteur du scénario — Joséphine Levett — et le metteur en scène ont travaillé en absolue collaboration : l'interprétation est parfaite, homogène : la manière dont Gareth Hughes a composé le rôle de Tommy évoque certaines des meilleures créations de Henry Walthall et de Richard Barthelmess. Quel effet un tel film, où le génie écossais apparaît sous son aspect peut-être le plus caractéristique et le plus difficile à saisir, produirait-il sur le public français ? Il n'est pas aisé de l'imaginer.

Le film de Cecil B. de Mille est basé sur une pièce d'Arthur Schnitzler, le

dramaturge autrichien, qui a eu le plus grand succès en Amérique, et dont le titre pourrait, semble-t-il, se traduire : *Les expériences d'Anatole*. Ces expériences étaient initialement, au nombre de cinq, et se localisaient en Autriche ; depuis lors elles ont été transportées en Amérique et ne sont plus que quatre, nommées respectivement Gloria Swanson, Bébé Daniels, Wanda Hawley et Agnès Ayres, Anatole lui-même étant Wallace Reid. Malheureusement le charme morbide, délicat et sceptique de la pièce viennoise s'est quelque peu évaporé lors de la transcription, ce qui n'empêche pas Wallie Reid d'être un excellent acteur, Gloria Swanson de se déshabiller le plus exquisement du monde pour traverser le ruisseau que le magnétiseur hindou lui fait voir dans son salon, et Bébé Daniels de gagner, d'une manière tout aussi plastique, l'argent qui permettra de faire opérer son père malade (ou son mari, ce point n'est pas encore définitivement arrêté).

On notera la pudeur qui a fait naturaliser Yankees les personnages autrichiens. Elle s'exerce sur les films allemands — sur *Carmen* dont les revues spéciales n'indiquent pas la provenance, ne nomment pas les acteurs, sauf naturellement Pola Negri, que l'on est convenu de dire polonaise — sur *Déception*, dont on parle simplement comme d'un film importé ; étant donné qu'il y est question d'Henri VIII, tout le monde peut croire que c'est d'Angleterre, sauf à changer d'avis en voyant la mâchoire un peu trop teutonne d'Henny Porten. Mais cela n'empêche pas que ces films passent, se vendent, font de l'argent, et que les revues en parlent, alors qu'elles n'ont jamais dit un mot d'aucun film français, anglais ou suédois. A quoi l'on nous répondra que nos éditeurs n'ont jamais eu réellement envie d'exporter des films en Amérique ; qu'ils considéreraient comme un résultat très satisfaisant de faire interdire l'importation des films étrangers, et d'obliger tous les français à ne plus voir à l'écran que *Gigollette*. Que faire à cela ?

LIONEL LANDRY.

Les Comiques DANOIS



CHARLES ALSTRUP

Le créateur de *Deux Ennemis du Mariage*, *Un Milliard de Dot*, *Un Loup dans la Bergerie*, *L'Épreuve du Feu*.



Lauritz Olsen.

LAURITZ OLSEN

Le créateur de *Aventure estivale*, *Deux coqs, une poule*, *Une Partie de Campagne*.



Frédéric Buch

FRÉDÉRIC BUCH

Le créateur de *Pamphyle*, *Tailleur mondain*, *Amour et Loterie*.

Clichés Union-Eclair

Le Peintre au Cinéma

L'Art, considéré jusqu'ici comme un jeu, apparaît aujourd'hui comme une forme supérieure et cérébrale du sport, expression nécessaire du lyrisme vital.

Le Cinéma qui est l'art le plus récent est aussi celui où s'exprime le plus directement cet esprit sportif dont nous retrouvons l'actualité dans les toiles de Fernand Léger, le « Cocu » de Crommelynck et la musique des « Six ».

Les rythmes de l'accélééré, du ralenti et de la vision normale réalisent pour notre joie mentale les théories fabuleuses d'Einstein. Le prisme de l'écran nous révèle sans cesse de nouvelles valeurs plastiques. Nous ne concevons plus séparément les catégories face, profil et trois-quarts qui furent hier la loi du photographe et du peintre.

La peinture nouvelle doit beaucoup au Cinéma. Le travail du peintre, comme celui du metteur en scène, consiste à projeter sur une toile le film d'une même réalité recréée dans la lumière. Mais l'un et l'autre doivent éviter la confusion des techniques.

Certaines œuvres de Survage, de Dufy, nées de l'écran, s'en améliorent parce que limitées à la seule allusion. Au contraire, les Futuristes, en voulant superposer naïvement les sensations picturales, comme des clichés successifs, ramenés à l'unité par la vitesse, n'ont abouti qu'à parodier le rythme de l'écran.

Au Cinéma, rien n'est plus inutile que ces prétentieux « tableaux » à la manière de... orgueil de quelques metteurs en scène, qui croient tourner un chef-d'œuvre et ne développent que de vagues illustrations pour magazines à treize sous.

Trop de metteurs en scène, considèrent le film comme une suite d'images alors qu'ils devraient le considérer comme une unique image.

Les conventions du découpage et des sous-titres ne doivent pas détruire cette unité architectonique, indispen-

sable au Cinéma dont le dynamisme a besoin de soutiens statiques.

Le film doit donner l'impression d'une vision à la fois permanente, successive et continue.

Il ne s'agit pas de faire un album de cartes-postales, mais une fresque.

Je sais ce que je vais chercher sur l'écran, aussi je ne m'effraie pas des simulacres grossièrement enluminés qui décorent l'entrée du Temple.

Je sais qu'il n'y a là, agrandies sans scrupule, que d'innocentes photographies. Mais pourquoi vouloir, à toute force, les transformer en affiches ?

Elle n'ont pas du tout l'air de trouver cela drôle.

Vous êtes peintre, dites-vous et vous n'aimez pas le Cinéma. C'est idiot et c'est une fatigue pour les yeux.

Vous êtes élève des Beaux-Arts. Il n'y a pas de honte à cela.

JEAN-FRANÇOIS LAGLENNE.

Douglas for ever

Je crois que je suis encore un peu ivre et j'ai peur de ne pas m'exprimer très a-ca-dé-mi-que-ment. C'est que je sors d'une salle où l'on passait *Douglas for ever*. Je ne l'avais jamais vu. L'effet de cette bande est comparable à celui d'une bouteille de vin du Rhin ou de vin du Rhône sur quelqu'un qui n'aurait bu que de l'eau toute sa vie. Réellement, je me demande si j'ai vu ou bu cette aventure, si c'est un film ou un vin sec. Ne m'en veuillez pas. Je sais que ce petit ton d'enthousiasme est tout à fait hors de mode, mais comprenez que c'est un film, un vrai, et que je n'ai pas rencontré de vrai film depuis bien longtemps. Voilà l'ancienne manière qu'illustra Th. Ince avant le règne des alambics et des machineries chimiques de D. W. Griffith. Cela nous reporte à l'époque inégalée de *Pour sauver sa race* et de *La Conquête de l'or*. Depuis, il y a eu beaucoup de science. Les films des Suédois Stiller, Hedquist, Sjöström sont magnifiques. En Allemagne, on cherche aussi hardiment que possible — et

on trouve, si j'en crois cet éblouissant *Cabinet du docteur Caligari*, qu'il faudra pourtant bien montrer quelque jour à nos faiseurs de sucreries. L'intelligence, la réflexion, l'art mathématique se sont jetés sur le cinéma et le fécondent. Mais où est cette humanité des premiers âges ? Où est le style direct et naïf de ces films d'il y a cinq ans, qui sont désormais aussi loin du ton actuel que la *Chanson de Roland* ou le *Roman de la Rose* ? Vieilles, vieilles choses déjà, dites-vous, et vieilles aussi la sincérité, la vitalité rythmée, la force fraîche et franche de ces premiers romans de geste de l'écran, où un Rio Jim fait aussi classique et aussi puissante figure que Renaud de Montauban ou l'un des quatre fils Aymon. Comme aux premiers temps poétiques, le cinéma a suscité dans son premier temps de réalisation des thèmes et des expressions dépouillées et ardentes qu'on ne retrouvera jamais. C'est là pourtant, c'est là seulement que les amis de l'art neuf ont puisé les éléments d'une esthétique solide, saine, humaine, durable.

La route continue, évidemment. Mais n'oubliez pas le premier style — le seul grand jusqu'ici — ne négligez pas de revoir la douzaine de drames cinématographiques, source de tout le reste, et, si vous n'avez pas vu *Douglas for ever*, courez vite vous jeter dans cette lumière, dans cet air violent et vivant, dans ce mouvement qui semble synthétiser toute la santé du monde.

Nous ne sommes pas au théâtre. Il n'y a pas de pièce à raconter. C'est une toile, ou un poème, ou un capriccio turbulent, c'est du cinéma. Douglas, athlétique et fin, délicieux, insensé, émouvant — (Écoutez n'importe quel petit cabot, il vous dira : « Tout ce que Fairbanks fait, je sais le faire ! » — voltige dans un décor impalpable, dans une lumière palpable qui s'accroche comme une brume d'or aux cactus géants de Californie. Des horizons, des chevaux, des murs éloquents, des hommes types, des femmes dessinées, de l'art, ce degré d'art qui fait crier : « C'est de la vie ! » un coup d'inspiration, enfin, un film, un vrai film. Bravo !...

Les cinématographistes français trouvent ça insignifiant.

LOUIS DELLUC.

DERRIÈRE L'ÉCRAN

Nous avons annoncé qu'une maison française d'éditions cinématographiques avait l'intention de réaliser : *Mademoiselle Julie*, d'après le drame d'Auguste Strindberg — que venaient de jouer récemment à Paris Pitoëff et sa femme. Or, nous recevons de M. Fred Wingardh, de Berlin, une lettre où en réponse à notre information, il nous prie de noter qu'il s'est rendu acquéreur pour le monde entier, des droits exclusifs d'adaptation cinématographique de ce drame.

D'ailleurs, cette réalisation commencera le mois prochain à Berlin dans les studios de l'Art-Film Co, et le rôle de *Mademoiselle Julie* sera interprété par la grande actrice danoise ; Asta Nielsen.

Le film s'intitulera : *Comtesse Julie*.

On parle très sérieusement de la déconfiture totale de cette grande et récente entreprise d'éditions de films français qui devait donner à notre industrie une impulsion magnifique et dont la production — entre autres — était d'avance achetée par l'Angleterre. Un jeune metteur en scène était de cette firme le grand directeur...

Il paraît que c'est déjà fini... Le premier film édité par cette association n'aurait pu être payé par cette fameuse firme anglaise.

Et de là...

On dit que cette firme française réputée pour le caractère d'art de ses films — et hier encore très importante — aurait, malgré le succès de sa dernière production, fermé son studio.

M. J. de Baroncelli, très sollicité, irait maintenant cueillir de nouveaux lauriers dans un pays ensoleillé — pays de rêve — voisin de l'Ilissos...

Un de nos confrères annonçait ces jours-ci que M. Manoussi, metteur en scène d'*Illusion* et de *Fanny Lear*, collaborateur de M. J. de Baroncelli, après avoir fondé une Société, serait parti dans le Midi tourner un film... M. Manoussi n'a pas fondé de Société, il est parti... à quelques kilomètres

de Paris seulement, travailler à une comédie en collaboration avec M. Armond qui signa avec M. Gerbidon, *L'Ecole des Cocottes*.

Ce metteur en scène a été sèchement prié d'offrir ses talents à d'autres commanditaires. La liste des frais de son film menaçant de mener à une agonie certaine les fonds à lui confiés...

Les Epiciers — quand ils lancent un film — ont de belles affiches. Pourquoi ces Editeurs — quand ils lancent un film — n'en n'ont-ils pas? Nous avons pourtant en France des artistes de talent... Mais voilà: ils sont modernes et nos Editeurs, pas. On attend sans doute que nos artistes partent en Amérique

Ce très gros éditeur n'aurait acheté ce très grand film qu'en vue de la promotion ordinaire du 14 juillet.

S. M. la reine Marie de Roumanie viendrait prochainement à Paris et assisterait à la présentation de son œuvre : *Lily of Life* réalisée cinématographiquement par Miss Loïe Fuller. Des artistes anglais ont composé spécialement les sous-titres de ce film qui passerait en octobre, au Gaumont-Palace, avec l'école de danses de Miss Fuller.

Les Trois Lys terminé, M. Henri Desfontaines va sans doute réaliser *Chichinette et Cie* d'après le roman de Pierre Custot.

Van Daële, interprète de *Narayana*, du *Destin Rouge*, ayant terminé *Pour une Nuit d'Amour*, tourne les *Rocquevillard* et partira prochainement avec Mme Renée Carl, qui lui a confié le rôle principal du film qu'elle va réaliser dans le Midi.

La production française que nous verrons la saison prochaine :

Villa Destin, de Marcel L'Herbier avec Saint-Granier, Alice Feeld et Paulais.

El Dorado, de Marcel L'Herbier avec Eve Francis, Jaque Catelain et Marcelle Pradot.

L'Ombre déchirée, de M. L. Poirier avec Suzanne Desprès, Roger Karl, Jacques Robert.

Le coffret de Jade, de M. L. Poirier avec Myrta, Roger Karl et Mendaille. *Les Trois Lys*, de M. H. Desfontaines, avec Mlles Devignes, Gine Avril, Mme Grumbach et MM. Baissac et Escande.

L'Orpheline, de M. Louis Feuillade, — douze épisodes — et sa troupe.

L'Homme et la Poupée, de M. Maurice Mariaud, avec Suz. Delvé et M. Tallier.

Les Ailes qui s'ouvrent, de M. Guy du Fresnay, avec Mlles Iribe et Madys, MM. André Roanne et Genika Messerio.

Le Paradis Perdu, de M. Pierre Colombier, avec MM. Lefaur, Luguet et Mme Diamant.

La Vivante Epingle, de M. Jacques Robert avec MM. Jean Toulout, Hervé et Mlle Legrand.

La Mort du Soleil, de Mme G. Dulac avec André Nox.

L'Ecran Brisé, de M. d'Auchy avec MM. Mauloy, Warriley, Luguet et Mlles Lionel et Vasseur.

L'Américain, de Louis Delluc, avec Mme Eve Francis.

Pour une nuit d'Amour, de M. Protazonoff avec Van Daële et Blanche Ross.

L'Empereur des Pauvres, de M. René LePrince, — 12 épisodes. — Léon Mathot.

Fièvre, de M. Louis Delluc, avec Mme Eve Francis, Van Daële et Elena Sagrany.

(à suivre)

ANDRÉ DAVEN



LES BALLETS SUÉDOIS

Les Mariés de la Tour Eiffel (Décor d'Irène Lagut. Costumes de Jean Hugo)

Spectacles

Les Mariés de la Tour Eiffel.

Jean Cocteau s'est amusé. Ces choses là sont très mal vues. Beaucoup de personnes sérieuses sont fâchées.

La banalité tragique de son mélodrame-farce est une trouvaille. La noce chez le photographe! Et ce photographe est celui de la Tour Eiffel! Exposition de 1900 avec tout son ridicule presque nostalgique... C'est charmant comme idée.

Et c'est charmant d'avoir réuni des concours si neufs, si prestes, si *intelligents*. Cette jeunesse lucide qui s'abandonne et ne se livre pas, qui ignore la grossièreté qui se joue d'elle-même, cela me plaît.

Je regrette autant que vous que cet original essai d'ensemble ne soit qu'un essai. Faut-il incriminer l'alternance de la voix-parlée avec l'or-

chestre? Faut-il déplorer un peu de lenteur, voire quelque solennité, dans ce pall-mall d'humour? Et le soin de l'exécution est-il préférable à un peu de spontanéité? Le fait est que nous avons cru trouver quelque longueur. C'est qu'il ne suffit pas de crier dans un pavillon de phonographe pour *stylistiser* la voix des acteurs.

L'important est que les détails de cette production soient spirituels. Le décor d'Irène Lagut est plaisant comme une toile d'Irène Lagut. Les costumes démodés avec art sont délicieux et les masques de Jean Hugo, douloureux de bouffonnerie, me font rêver. Le marié, le marin, le photographe, la baigneuse, le garçon d'honneur ont des grâces cocasses et troublantes.

La musique avec le *14 juillet* d'Auric, la *marche nuptiale* de Michaud, la *marche funèbre* d'Honegger, le *discours du général* surtout (de Poulenc je crois) et le *ballet des dépêches* et le *quadrille de la noce* de Germaine Tailleferre a fourni un pré-

texte parfait à la chorégraphie hardie de Jean Borlin, dont nous ne pouvons plus ignorer le talent depuis *L'homme et son désir*. Les danseurs Suédois, disciplinés et attentifs, lui ont obéi à merveille.

Il faut nommer à part Carina Ari, étoile des *vierges folles* et d'*Ibéria*, en baigneuse de carte postale colorisée, inouïe de grotesque, de déformation absurde, d'observation délicate, et ma foi, de charme.

Il y a beaucoup d'art dans toutes ces folies réfléchies. Jean Cocteau a donc bien fait de s'amuser.

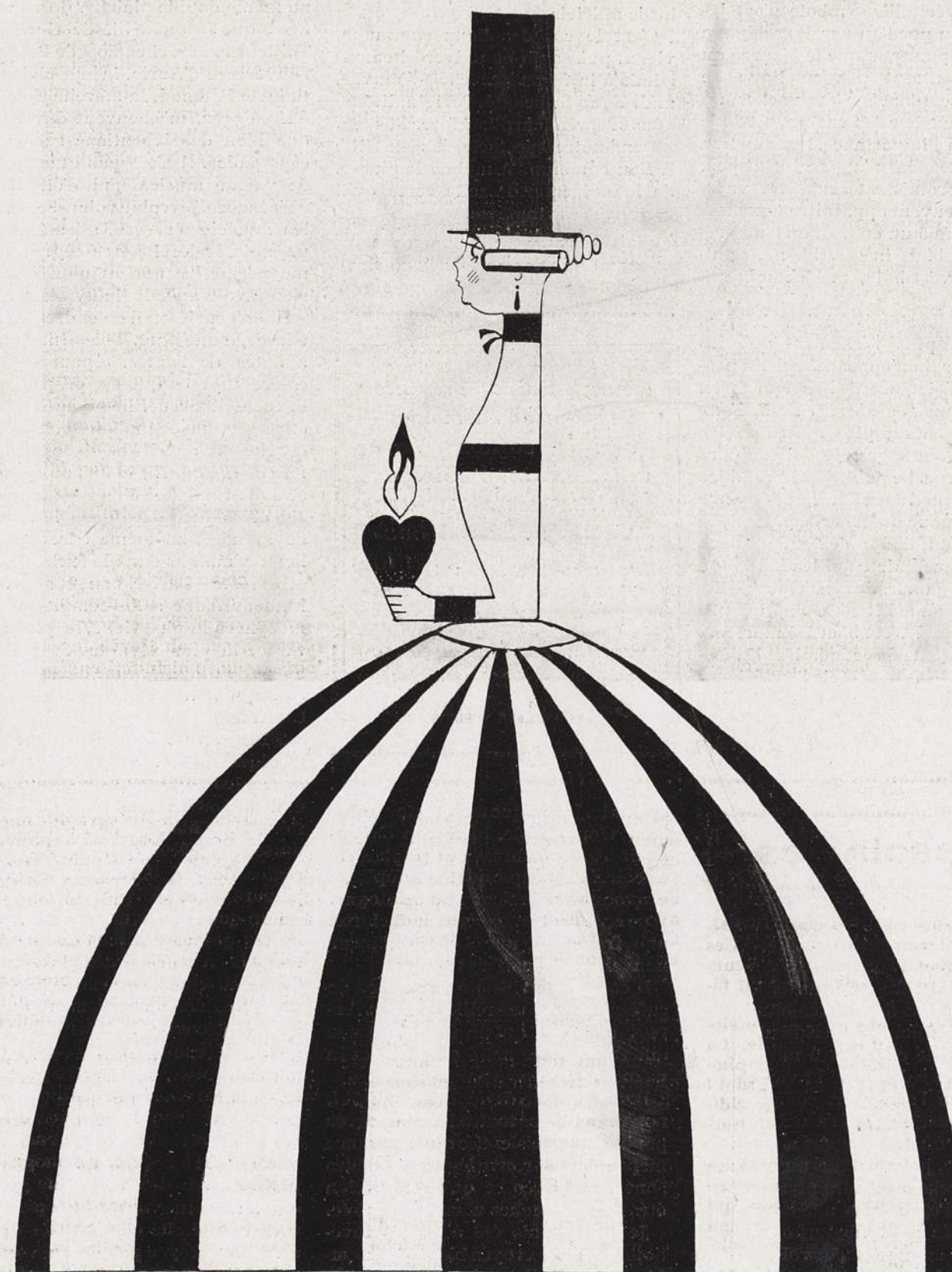
EVE FRANCIS.

Après les Mariés de la Tour Eiffel.

A Jean Borlin.

Toute œuvre d'ordre poétique renferme ce que Gide appelle si justement, dans sa préface de *Paludes*: La part de Dieu. Cette part qui échappe à l'auteur même, lui réserve des surprises, comme au public. Telle phrase, tel geste qui n'avaient pour lui qu'une

CARINA ARI. dans *les Vierges folles*, aux Ballets suédois.



NERMAN

place comparable à celle du volume chez les peintres, contiennent un sens secret que chacun interprétera ensuite. Le véritable symbole n'est jamais prévu par l'auteur. Il se dégage tout seul, pour peu que le bizarre ou l'irréel n'entrent pas en ligne de compte. Le plancher des vaches, un certain plancher des vaches, est donc de première importance. Dans un lieu féerique, les fées n'apparaissent pas. Elles s'y promènent sans être vues. Elles ne peuvent apparaître aux mortels que dans un endroit où leur présence semblait impossible : une cuisine, un vestibule, une chambre à coucher.

Les esprits simples voient les fées beaucoup plus facilement que les autres, car ils n'opposent pas au prodige la résistance des esprits forts.

Il y a dans *Les Mariés de la Tour Eiffel* un enfant plus gros que les autres personnages. Je l'ai toujours vu plus gros. Le public, qui prend les choses au pied de la lettre, se demande peut-être pour quelle raison. Je me le serais sans doute demandé aussi, sans un machiniste qui le montrait à un de ses camarades en disant : « Regarde le môme ! Il n'est pas un peu encombrant ! C'est bien les mômes. » Je me contente de cet admirable commentaire. Plus d'une fois l'expérience s'est reproduite, et je pourrais dire que le chef électricien, entre autres, m'a souvent éclairé la pièce mieux qu'avec des lampes.

Une phrase du photographe bossu pourrait me servir d'épigramme : « Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur. »

Dans « *Les Mariés* », la part de Dieu est grande. Les phonographes humains, à droite et à gauche de la scène, comme le cœur antique, comme le compère et la commère, soulignent sans la moindre littérature, l'action ridicule qui se déroule, se mime et se danse au milieu. Je dis ridicule parce qu'au lieu de chercher à me tenir en dessous du ridicule de la vie, de l'atténuer de l'arranger, comme nous arrangeons, en la racontant, une aventure où nous jouons un rôle défavorable, je l'accentue au contraire et le cherche à peindre plus vrai que le vrai. N'est-ce pas une bonne définition de la poésie, malgré ce que pensent les amateurs de voiles et de brumes ? Le poète doit sortir objets et sentiments de leurs voiles et de leurs brumes, les montrer soudain, si nus et si vite que l'homme a peine

à les reconnaître. Ils le frappent alors avec leur jeunesse, comme s'ils n'étaient jamais devenus des vieillards officiels.

C'est le cas des lieux communs, vieux, puissants et universellement admis à la façon des chefs-d'œuvre, mais dont la beauté, l'originalité ne nous surprennent plus à force d'usage.

Dans notre spectacle, je réhabilite le lieu commun. A moi de le placer, de le présenter de telle sorte qu'il retrouve ses vingt ans.

Une génération d'obscurité, de mystère, ne se rejette pas d'un coup

**Au Théâtre de l'Oasis
Paul Poiret présente
des danses harmonieuses,
des costumes hardis,
des interprètes de valeur
comme Clara Tambour,
Rachel Lounay, Nyota Nyoka
et la danseuse Caryathis
qui a de l'humour, du rythme,
de l'intelligence
sur des musiques de
Granados et Erik Satie**

d'épaule. Je sais que mon texte semble bien trop simple, bien trop lisiblement écrit comme des alphabets d'école. La musique qui l'accompagne provoque un malentendu analogue. Il se crée de toute pièces une clarté, une franchise, une bonne humeur nouvelles. Un naïf s'y trompe.

Il croit entendre un orchestre de café-concert. Son oreille commet l'erreur d'un œil qui ne ferait aucune différence entre une étoffe laide et la même étoffe copiée par Ingres.

Dans *les mariés de la Tour Eiffel*, nous employons toutes les ressources populaires parisiennes que la France méprise mais trouve légitimes si elles sont étrangères et qu'un musicien étranger ou de chez nous les emploie.

Je n'ai jamais été à la « Chauve-Souris », mais croyez bien, par exemple, qu'un Russe ne saurait entendre *Pétrouchka* de la même manière que nous. Outre les merveilles de ce chef-d'œuvre musical. Il y retrouve son

enfance, les dimanches de Péetrograd, les chansons de nourrices.

Pourquoi n'aurions-nous pas droit au même double plaisir ? Je vous affirme que le quadrille de Germaine Taillefer, le « chromo » de Poulenc, l'ouverture d'Auric, la marche nuptiale de Milhaud, la marche funèbre d'Honegger, m'émeuvent davantage que bien des évocations russes ou espagnoles. Il n'est pas question ici de valeur musicale, ni d'établir de préséances. Je crois avoir assez exalté les musiciens russes, allemands, espagnols, les orchestres nègres, pour me permettre une opinion qui n'a rien à voir avec le chauvinisme.

Il est curieux d'entendre les patriotes, d'une part, et les internationalistes, de l'autre, repousser avec colère tout ce qui est propre à la France et accueillir l'esprit local étranger sans le moindre contrôle. Il est curieux aussi que dans *Les Mariés de la Tour Eiffel* un public averti se soit scandalisé d'un type de gauche classique, placé dans le cortège de la noce, au même titre que les lieux communs dans le texte.

Du reste, à Paris, bonne et mauvaise humeur d'une salle composent l'atmosphère la plus riche, la plus excitante, la plus vivante du monde. Serge de Diaghilew me disait un jour qu'on ne la trouve dans aucune autre capitale.

Sifflets et ovations — Presse terrible. Quelques articles surprise. Trois ans après, les détracteurs applaudissent et ne se souviennent plus d'avoir sifflé. C'est l'histoire de *Parade* et de toutes les pièces qui, changeant les règles du jeu, dérangent les vieux joueurs du cercle.

Lorsque l'ouverture d'Auric : régiments qui se croisent le 14 juillet, troupes en marche dont la musique éclate au coin d'une rue et s'éloigne, s'achève dans un roulement de tambour et découvre le décor d'Irène Lagut, joli comme le myosotis et le papier-dentelle des cartes postales ; lorsque les costumes sculptés, bâtis, peints par Jean Hugo avec un atavisme du réel et du monstrueux, apparaissent ; lorsque les phonographes parlent avec des voix plus grosses que nature ; ne vous cabrez pas, spectateurs ! ne cherchez pas de double sens. Ne croyez pas qu'on vous insulte. On a, depuis des semaines et des semaines, travaillé jour et nuit pour votre plaisir.

JEAN COCTEAU.



GASTON JACQUET

C'est un véritable acteur de cinéma et si ses créations sont inégales c'est que les œuvres cinématographiques françaises sont plutôt inégales. Citons au moins : *Le Gouffre*, *Le Gardian*, *Le Talion*, *Le Chemin d'Ernoa*, *Les Trois Mousquetaires*, etc.

Les Pages de ma Vie

par

Fédor Chaliapine



J'ai même vu quelque part un papier semblable couvert de petits crochets noirs tout à fait incompréhensibles pour moi.

Cette fois-ci je vis une chose tout à fait incompréhensible pour moi. Tout le monde avait entre les mains des feuilles de papier blanc mais on n'y voyait aucun de ces crochets noirs qui m'étaient connus.

Après beaucoup de réflexions j'ai réussi à comprendre que les crochets noirs se trouvaient de l'autre côté de la page tournée vers le chanteur.

Peu de temps après nous déménageâmes à nouveau. Nous revînmes une autre fois au Faubourg des Drapiers pour nous installer dans un petit sous-sol composé de deux pièces minuscules.

Je crois que c'est le jour même de notre déménagement que j'ai entendu à l'étage supérieur un chant qui ressemblait beaucoup aux mélodies religieuses; j'appris qu'au-dessus de nous habitait un maître de chapelle et qu'il y avait une répétition d'ensemble à ce moment.

Lorsque la répétition fut terminée et les choristes partis je sortis résolument et montai en haut. Arrivé devant la porte je frappai et j'entraî. Je n'ai même pas eu le temps d'examiner plus ou moins attentivement l'homme qui se trouvait dans la chambre. Les yeux baissés je lui demandai sans hésiter une seconde s'il ne pourrait pas m'accueillir en qualité de choriste dans sa compagnie.

L'homme prit le violon qui était accroché au mur et me dit :

— Suis-moi!

Je m'efforçai de suivre la mélodie en essayant d'adapter ma voix au

rythme de cette musique. Cela dura quelques instants après quoi le maître de chapelle posa le violon sur la table et déclara :

— Ça va. Tu as de la voix. Je t'écrirai les notes. Apprends les par cœur.

Il prit une feuille de papier de musique et se mit à m'expliquer la signification des différents termes (signes) musicaux.

Je compris rapidement toute cette science et au bout de quelques jours j'étais déjà capable de distribuer les petites feuilles aux choristes au début de la cérémonie.

Ma mère éprouva une très grande joie en apprenant les progrès faits par moi; mon père, au contraire, resta tout à fait indifférent. Toutefois, il émit l'espoir que si je chantais d'une manière convenable, je pourrais peut-être ajouter au moins un rouble par mois à ses appointements modestes.

C'est ce qui arriva.

Durant trois mois je chantai gratuitement; puis le maître de chapelle m'accorda un traitement: un rouble cinquante kopeks par mois.

Le maître de chapelle s'appelait Chterbinine. C'était un homme singulier: il portait de longs cheveux peignés en arrière et des lunettes bleues qui lui donnaient un air sévère et important, malgré sa figure ravagée et difforme. Il était toujours vêtu d'un long manteau noir sans manches et portait un chapeau à larges bords genre « bandit ».

Mais malgré toute sa distinction il buvait autant que tous les autres habitants du Faubourg des Drapiers et comme il était employé en même

temps en qualité de commis-greffier au Tribunal du district, pour lui aussi le « vingt du mois » était une date fatale.

Cela me faisait pitié de le voir ivre-mort.

Une fois les employés du commerçant Tchernoiaroff eurent l'idée d'organiser une fête dans la maison de leur patron, je ne me rappelle plus sous quel prétexte. Ils s'adressèrent à Chterbinine en lui demandant de leur procurer des chanteurs. Celui-ci me désigna et deux de mes camarades. Tous les trois nous commençâmes à fréquenter les employés du commerçant Tchernoiaroff pour prendre part aux répétitions. Ce furent des heures délicieuses: on nous comblait de douceurs, on pouvait — chose inouïe — mettre plusieurs morceaux de sucre dans son verre de thé.

C'étaient de braves garçons ces employés.

Enfin, le jour de la fête arriva. Ce fut une soirée mémorable. Il y avait dans l'assistance quelques dames très solennelles, des commerçants respectables, des messieurs très bien, enfin. Moi, j'éprouvais la sensation de ne voir autour de moi que des choses radieuses, gaies, étincelantes de lumière... Une sensation inoubliable! Nous chantâmes un trio qui commence par ces mots :

*Oh, sombre nuit!
Œil des mortels!*

Je ne sais pour quelle raison le chœur de Tcherbine avait cessé d'exister. Je voyais seulement que cela l'affligeait beaucoup et il se mit à boire d'une manière encore plus atroce.

(A suivre) L. VALTER trad.

POUR LE PORTRAIT EXPRESS

SESSUE HAYAKAWA

Naquit à Tokio le 10 juin 1889. Prépara la carrière navale, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre, où il parut dans le répertoire d'Ibsen et Shakespeare. Vint en Amérique où Thomas H. Ince l'engagea pour tourner « The Wrath of the Gods » et « The Typhoon ».

SES FILMS :

Triangle-Iace 1914-1915.

The Wrath of the Gods (La colère des Dieux).

The Typhoon (L'honneur japonais).

Paramount-Artcraft (septembre 1915 à juin 1918).

The bottle imp.

Alien Souls (Ames d'étrangers).

The Cheat (Forfaiture, sous la direction de Cecil B. de Mille, avec Fannie Ward).

Honorable Friend.

Each to his kind.

The soul of Koura-San (L'âme de Koura-San).

The Jaguar claws (El Jaguar).

Forbidden Paths.

Hashimura Togo (Hara-Kiri).

The call of the East (Œil pour œil).

The white man's law (Drame au pays de l'ivoire).

The Secret game.

The bravest way (Le sacrifice de Tamura).

Hidden Pearls (La blessure qui sauve).

The Honor of his house (Soupçon tragique).

The City of dim faces (La voix du sang).

Haworth-Mutual (de juillet 1918 à août 1920).

His Birth right (Fils d'Amiral).

The Temple of Dusk (Le Temple du Crépuscule).

A Heart in Pawn (Amours de Geisha).

Bonds of honor (Pour l'honneur de sa race).

The courageous coward.

His debt.

The man beneath.

The gray horizon.

The dragon painter.

The Tong man (Le Lotus d'Or).

The Illustrious Prince (Le Prince Mystérieux)



Dessin de Don.

SESSUE HAYAKAWA

The Brand of Lopez.
The Devil's claim.

Robertson-Cole (depuis septembre 1920; quatre films par an).

Li-Ting-Lang.

An Arabian knight

The First Born.

Sessue écrit, dessine, et peint.

Il pratique tous les sports: la lutte, l'équitation et la natation n'ont pas de secrets pour lui. Ses cachets princiers lui ont permis d'amasser une rapide fortune et sa maison est un véritable

palace oriental orné d'une rare collection d'objets d'art.

Ajoutons qu'il est marié à Tsuru Aoki, charmante actrice japonaise, qu'il a les yeux noirs, les cheveux bruns, mesure 1 m. 66 et pèse 71 kilogs.

Adresse :

SESSUE HAYAKAWA

Robertson Cole Studios
Melrose Avenue and Gower Street
Hollywood (California O. S. A.)

P A L L = M A L L

Chez Mme Alexandrine Emile Zola.

Emile Zola est mort en 1902, précipité à l'éternel sommeil par un de ces accidents tragiques, une de ces sombres tortures comme il en avait décrits si souvent. L'horreur d'une de ces agonies dont on pense qu'elles ne devraient frapper que les forbans obscurs, au sein de la bassesse et du crime, et qui ne semblent pouvoir se justifier que comme un châtement ultime, cette horreur hélas est venue arracher à la gloire des lettres françaises un des écrivains les plus solidement doués, dans la force lumineuse de son talent, dans tout l'éclat de son immense labeur. La nouvelle se répandit au milieu de l'étonnement et de la consternation générales.

Et quand, ces jours-ci, en allant rendre visite à Mme Veuve Zola, je montai la rue de Rome, calme sous le foudroiement d'un gai soleil, à peine troublée par les sifflets de la gare voisine, je songeai au temps écoulé, je demeurai stupéfait de la précipitation tumultueuse des événements. Vingt ans nous séparent de la mort de l'auteur du *Rêve*. Comme les heures sonnent vite au cadran de l'éternité ! Emile Zola aurait aujourd'hui quatre-vingts ans... Cet homme qui s'était jeté si avidement dans la lutte et que la mort enlevait en pleine force, cet homme serait maintenant un vieillard, tout blanc, apaisé et recueilli, chargé d'honneur sans doute, un de ces bons vieillards que la jeunesse ambitieuse et émue regarde passer en se disant que la gloire est une belle chose, que la vie est douce et que les hommes sont heureux !

Emile Zola ne connut pas cette joie ineffable d'être respecté pour la neige qu'on porte au front. Et cette Madame Alexandrine Emile Zola, sa veuve si grande et si bonne, qui a recueilli l'offrande de cette vénération. C'est en elle qu'on revoit le géant doux des Rougon-Macquart, c'est dans sa simplicité solitaire que revit l'effort de ces deux existences conjuguées, — aux joies et aux douleurs pareilles. La

bonté rayonne et demeure dans ses yeux ; on croit y retrouver un reflet attardé de la bonté du disparu. Mme Zola a quatre-vingt deux ans. Et il faudrait être insensible à tout ce qui fait vibrer le cœur et l'intelligence pour ne pas se sentir pénétré de respect en approchant le témoin de cette grande vie, la compagne si éprouvée de cet homme admirable. Elle est le passé et l'histoire — vivants. Elle est le drame aussi ; elle est le souvenir d'un drame dont elle est sortie endeuillée à jamais, déchirée dans son amour, dans son attachement conjugal — car il ne faut pas oublier que Mme Zola fut la rescapée de cette asphyxie où elle faillit mourir à côté de son mari.

Et voici qu'au sommet de sa vie, dans un rayon suprême, l'œuvre la plus émue, la plus tendre de son mari lui apparaît vivante, objective, palpitante de lumière et de vérité. *Le Rêve* se lève devant elle. Elle est comme inondée, enveloppée par la douceur de cette inspiration qui devient presque tangible.

Cette apparition à l'écran de l'œuvre du mari disparu n'est-ce pas un peu, pour la femme du romancier, ce que serait, pour la femme du chanteur, la voix morte se réveillant, s'exhalant du mystère phonographique ? Mme Zola ne me cache d'ailleurs pas son enchantement pour le film réalisé par M. Jacques de Baroncelli. Elle me confie qu'elle va peu au cinéma à cause de son grand âge, mais qu'elle s'est précipitée pour voir *Le Rêve*, comme naguère elle le fit pour *Travail*, mis en scène d'une façon si magistrale par M. Pouctal. Avec quelle âme, quel attendrissement Mme Zola me dit son admiration pour l'œuvre vivante, pour l'œuvre dont la poésie, l'humanité, la pensée s'ex-tériorisent de façon si émouvante par la magie photogénique et le génie du metteur en scène. Avec quel sourire à la fois rayonnant et navré elle évoque pour moi, dans son salon tout chaud encore du labeur génial, dans ce salon plein de *lui*, les heures d'autrefois, l'honnête et la bonté du grand écrivain. Autour de nous, chaque

objet est un reflet exact du passé, une pensée qui parle. Des bronzes, des portraits à l'huile, des gravures, le portrait de Zola par Manet où le grand romancier tout jeune, mince, avec cet air effacé et timide qu'il eut toute sa vie, ne fait en rien pressentir le lutteur qu'il devint, à une époque troublée.

Il faudrait des pages pour dire tout ce que contient la mémoire nette et la noble intelligence de Mme Zola. A quatre-vingt-deux ans, cette femme que le chagrin n'a pas flétrie, que les batailles n'ont atteinte qu'intérieurement, cite des noms et des dates à l'infini, avec une promptitude prodigieuse, et des faits, avec une sûreté déconcertante.

La sévérité de sa mise est atténuée par la grâce de son sourire, la noblesse de son attitude par la bienveillance de sa parole.

Mais on sent qu'une blessure est en elle, et que, si elle vit dans une admiration constante, elle vit aussi dans un deuil éternel.

Et elle peut renouveler, pour le propre exemple qu'elle donne, le mot que répondit La Malibran quinze ans après la mort de sa mère :

— J'en porte encore le deuil... parce qu'hélas elle est toujours morte !

MAURICE HAMEL.

Sommaire du N° 7

Couverture. — Jean Borlin.

Les films. — René Bizet, L. Landry.

D. W. Griffith. — (Portrait express).

Lillian Gish. — (Portrait express).

Chef D. W. Griffith. — Germaine

Dulac.

Notes. — Louis Delluc.

Derrière l'écran. — Daven.

Spectacles. — Eve Francis, Raymond

Payelle.

Les pages de ma vie. — Chaliapine.

Photos et portraits de Yvette

Andreyor, Griffith, Carol Dempster,

Lillian Gish, Richard Barthelmess,

Donald Crisp, Constance Talmadge,

Alfred Paget, Seena Owen, Robert

Harron, Séverin Mars, Musidora, Lyda

Borelli, Signoret, Asta Nielsen, Johan-

sen, Paul Claudel, Darius Milhaud,

Eleonora Duse, etc.